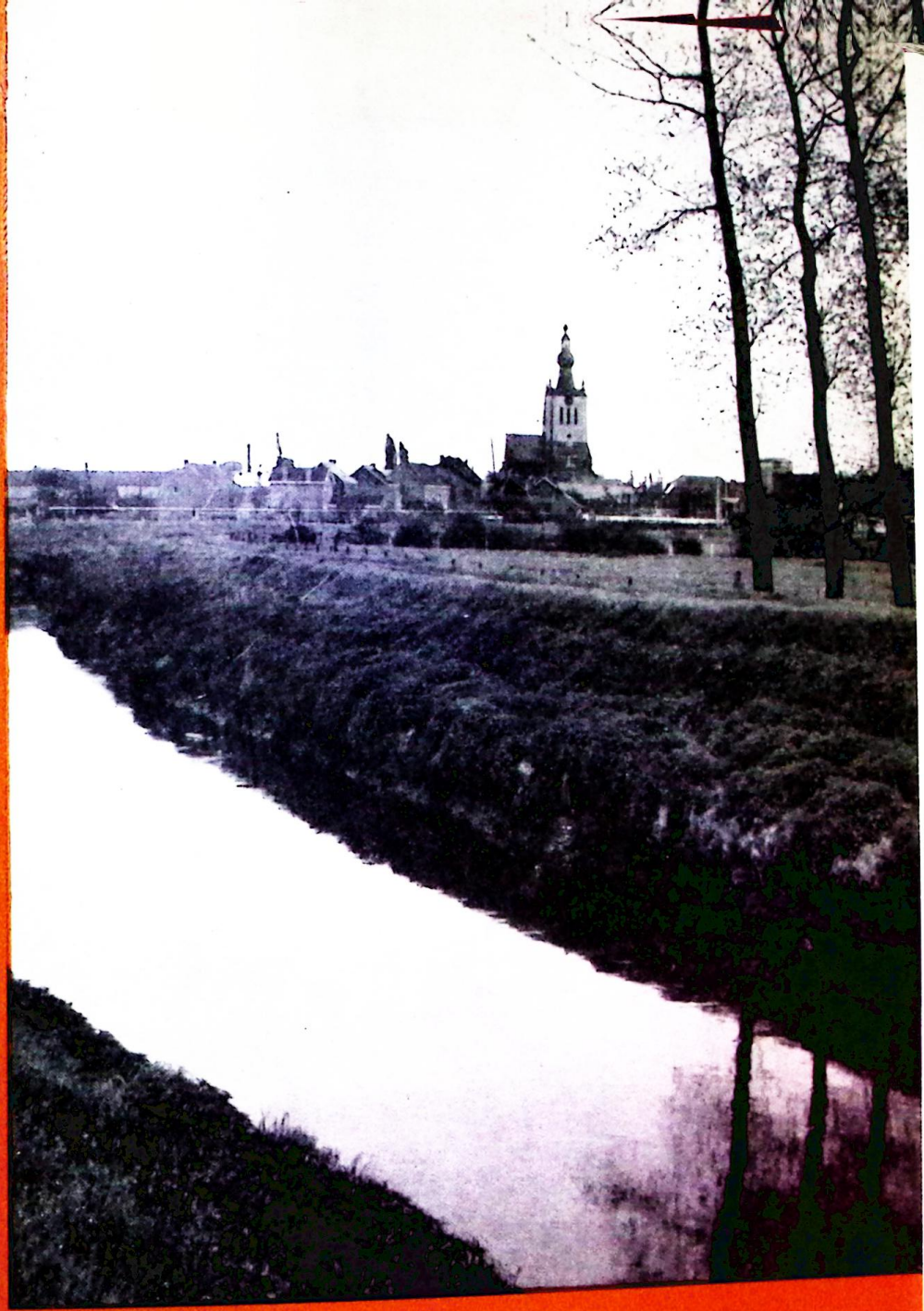


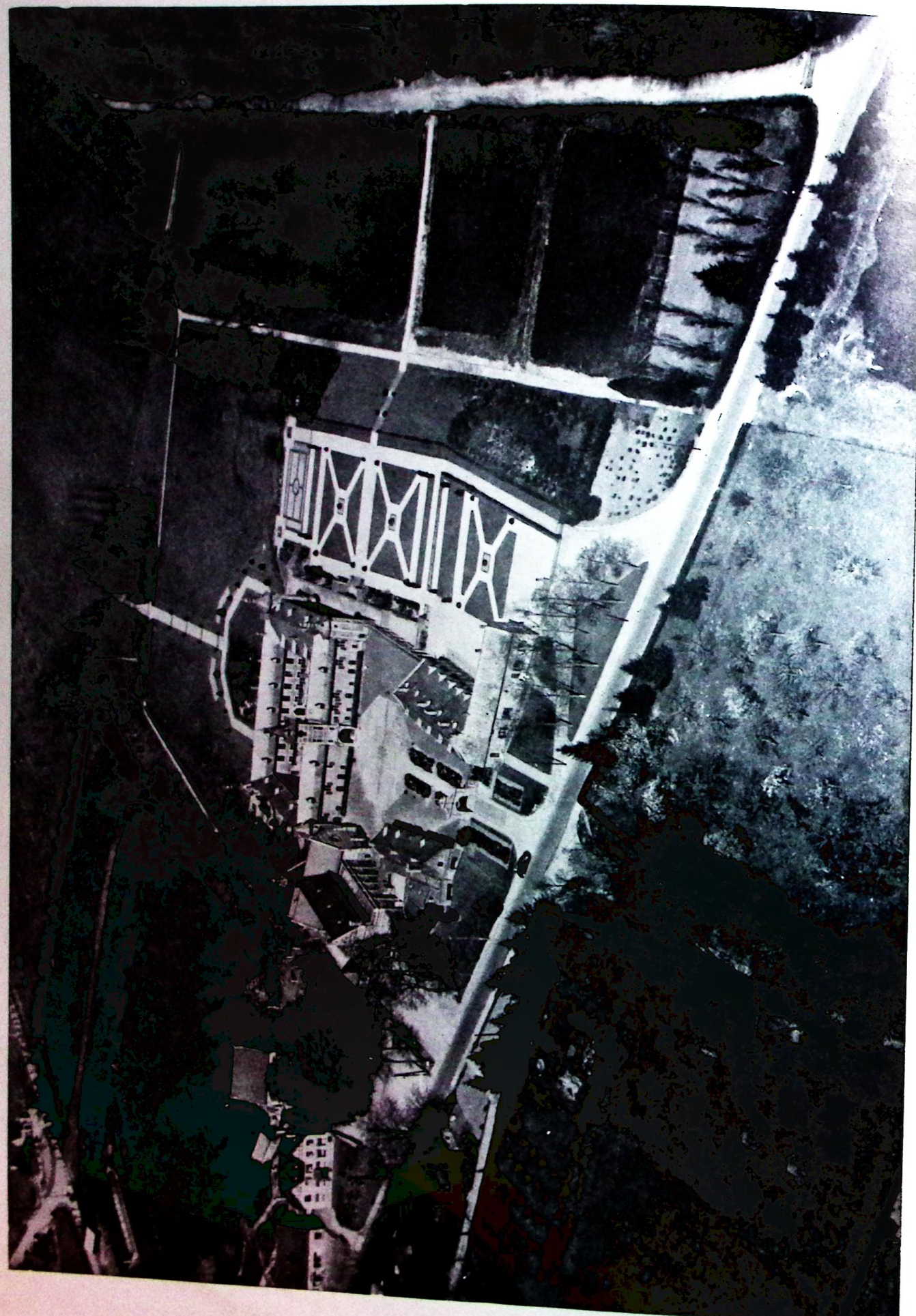
1/3

Mars 1964
N° 3
mensuel



Brabant

Tourisme.



Le Brabant possède de nombreux beaux châteaux encore habités. D'une sévérité quelque peu austère, il a réellement grande allure. Voici celui de Rixensart, avec ses jardins et ses écuries. (Cliché Polyfoto)

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.
4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1
TEL. 13 07 50
PRIX DU NUMERO : 10 F
COTISATION : 80 F
ETRANGER : 100 F
C.C.P. 3857.76
Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Uccle, une commune en danger !, par M.-A. Duwaerts ... p. 1
- Rixensart ou l'invitation au château, par Jean Piérard ... p. 8
- Jean Tousseul à Machelen, par Joseph Delmelle ... p. 13
- Sanctuaires mariaux brabançons, par Emile Poumon ... p. 17
- Le Bowling à la conquête du Brabant, par Robert Goffaux ... p. 28
- Midis et Soirées du Tourisme, par J. Boyen ... p. 25 et 34
- Le comte de Mi-Carême dans le sud-ouest du Brabant flamand, par R. Borremans ... p. 40

Revue affiliée à l'Association des Journaux Périodiques Belges et Etrangers. Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

NOTRE COUVERTURE :
Une vue panoramique d'Aarschot — avec le Démer à l'avant-plan — ville où se déroulera les 9 et 10 mars prochain, un grand colloque ayant pour thème : « La promotion touristique et économique du Brabant ».

UCCLE

une commune en danger !

DEPUIS pas mal de mois, les habitants d'Uccle sont fort émus. Pour comprendre leur sentiment et le partager aussitôt, il suffit de parcourir cette importante commune de notre agglomération bruxelloise.

Nous n'apprenons rien à personne en affirmant que de toutes les communes qui encerclent la capitale, celle d'Uccle est depuis des siècles, — ne s'agit-il pas là d'une vocation naturelle ! — la commune résidentielle par excellence. En effet, n'occupe-t-elle pas, entre la Vallée de la Senne et la forêt de Soignes, une place tout à fait remarquable ? Dans ses limites s'étendent des collines peu escarpées et généralement sablonneuses. La région séduit par son pittoresque et s'identifie parfaitement à ces campagnes qui font la beauté intrinsèque du Brabant méridional.

La forêt de Soignes s'y prolonge encore toujours (mais hélas, plus pour longtemps !) par ses bois, tels le Wolvendael, le Verrewinkel. De larges avenues y ont été tracées dès le siècle dernier, à l'époque où Léopold II, le roi bâtisseur, s'inquiétait de créer autour de sa capitale des zones spacieuses de verdure, des parcs agréables, qui permettraient aux Bruxellois de respirer un air tonifiant, autre que celui qui leur est imparti aujourd'hui, empesté qu'il est par toutes les fumées et les suies immondes et nocives des chaudières à mazout... pour ne parler que d'elles !

Uccle peut être fière d'avoir suscité une iconographie abondante et d'avoir inspiré par son histoire et ses paysages maints écrivains et artistes talentueux.

« Dans presque chaque région brabançonne, les paysages ont leur caractéristique, résultant de la configuration du sol et de la manière dont il a été approprié pour les besoins de l'homme » a écrit A. Cosyns, en 1920.

Il en est ainsi pour Uccle, où le sol s'étend au pied d'une forêt captivante. Aussi d'innombrables livres nous dépeignent la beauté de ses sites et l'ambiance de ses vieux cabarets où il faisait bon s'arrêter après une délicieuse promenade ; ils nous retracent l'importance de son patrimoine historique, culturel, folklorique et archéologique.



*La rage du
remblais
sévit
dans toute sa
hideur*



*Ces bornes qui jalonnent les
terrains ?
Ce sont les cheminées de visite
qui indiquent le futur tracé
de la route et des remblais.
Quelles sources de joies fécon-
des pour certains !*



Sur toute son étendue, nombreux sont les souvenirs et toponymes qui rappellent les anciennes demeures seigneuriales de Carloo, de Stalle et d'Overhem, du Steen et d'autres de moindre importance ainsi que la superbe abbaye de Boetendael.

L'Institut Solvay a consacré, tout récemment encore, à l'évolution de la commune, des études de toute première valeur.

Eh bien il semblerait que tout cela ne serve à rien et que les édilités communales soient ou mal informées ou ignorantes.

En effet, on assiste un peu partout dans la localité à un phénomène curieux quoique redoutable en soi. Le promeneur n'y voit plus que pelles mécaniques, bulldozers au travail, n'y rencontre plus que camions apportant des tonnes et des tonnes de terre en provenance d'un peu partout. C'est que, voyez-vous, on construit beaucoup à Uccle. Mais, trois fois hélas, on construit fort mal. D'urbanisme point, bien entendu ! De politique générale d'urbanisme ? Faut-il en parler ? Il semblerait qu'il n'en existe pas...

Le règne du nivellement.

Empressons-nous d'ajouter que le fait de construire ne nous inquiète pas. Mais ce qui nous bouleverse, ce qui nous indigne, ce qui indigne les Ucclois, c'est que toutes les coupures de terrain, tous les vallonnements, les moindres dénivellations sont systématiquement comblées.

Partout où la bâtisse a pris possession des terrains, les tranchées, témoins des



Les malheureux restes du bois de Verrewinkel menacés de toutes parts par les traitements brutaux qu'on leur fait subir, seraient encore ravissants... s'ils étaient exempts d'immondices !



collines éventrées, disparaissent petit à petit. Bien plus, les collines elles-mêmes n'ont pas été épargnées et le nivellement jusqu'à la base s'est fait d'une façon quasi ininterrompue.

Bref, nous sommes au règne du nivellement... et du lotissement, car il n'est de secret pour personne que ce sont les sociétés immobilières qui se trouvent à la base de cette révolution du site à Uccle.

D'immenses propriétés, des parcs superbes dotés d'arbres magnifiques font l'objet d'un massacre sans pitié. Des buildings y sont implantés, défiant le ciel, sans respect de la propriété d'autrui.

Que l'on se tourne au sud, au nord, à l'est et à l'ouest, on ne relève que quartiers en danger, vivant sous la menace continue d'une transformation inesthétique, préjudiciable à l'intérêt, aux droits acquis des riverains.

Une levée de boucliers.

C'est ainsi qu'arriva ce qui devait arriver : une levée de boucliers des habitants (écœurés) d'un quartier menacé. Et que vit-on ? Fait unique dans notre histoire, on vit, en juillet dernier, la population du quartier du Vossegat créer un « Syndicat de défense » contre un projet de lotissement qui prévoyait l'érection de quatre buildings de neuf étages dans l'espace intérieur délimité par leurs habitations unifamiliales.

A la suite des plaintes adressées à la commune d'Uccle ainsi qu'à l'Administration centrale de



LES BEAUX RUISSEAUX D'UCCLE !

Le Molenbeek, tel qu'il apparaît encore en quelques endroits qui seront comblés d'ici peu.

l'Urbanisme, celle-ci réexamina le projet de lotissement et, en octobre, marqua sa désapprobation en invoquant la coexistence dans cet espace restreint de deux types d'habitations trop nettement différentes. On apprenait, dans le courant du mois de novembre, que le collègue échevinal avait « entériné » purement et simplement la décision improbable de l'autorité supérieure.

Le problème repartait donc à zéro pour être soumis au conseil communal. Il y a tout lieu d'espérer que les mandataires communaux retiendront la solution de bon sens qui consiste à développer ce quartier selon les normes urbanistiques qui en assurent le caractère depuis fort longtemps.

D'autre part, il n'y a guère, on a vu la maison communale envahie par la population du quartier de la rue Geleysbeek venue assister, avec l'intention d'y protester bien sûr, aux débats du conseil communal se rapportant à un lotissement de terrains prévoyant la création de nouvelles artères, mais aussi la construction de neuf immeubles à appartements dont six de six étages et trois de neuf étages et d'un magasin à rayons multiples... Pourtant Uccle en possède déjà pas mal et des plus grands et des plus modernes. On n'a vraiment que l'embaras du choix dans ce domaine.

Habitant des maisons unifamiliales, cette population s'inquiétait de ce projet présenté au conseil com-

munal. En fait, il n'y eut pas de débats, le bourgmestre ayant suspendu la séance au moment d'aborder ce sujet épineux.

Le collègue semblait ému par la colère publique et, après une demi-heure de délibération entre mandataires, la séance reprit par une déclaration du bourgmestre qui annonça le retrait du point inscrit à l'ordre du jour.

Comme quoi, pourrait-on avancer, la colère s'avère parfois bonne conseillère !

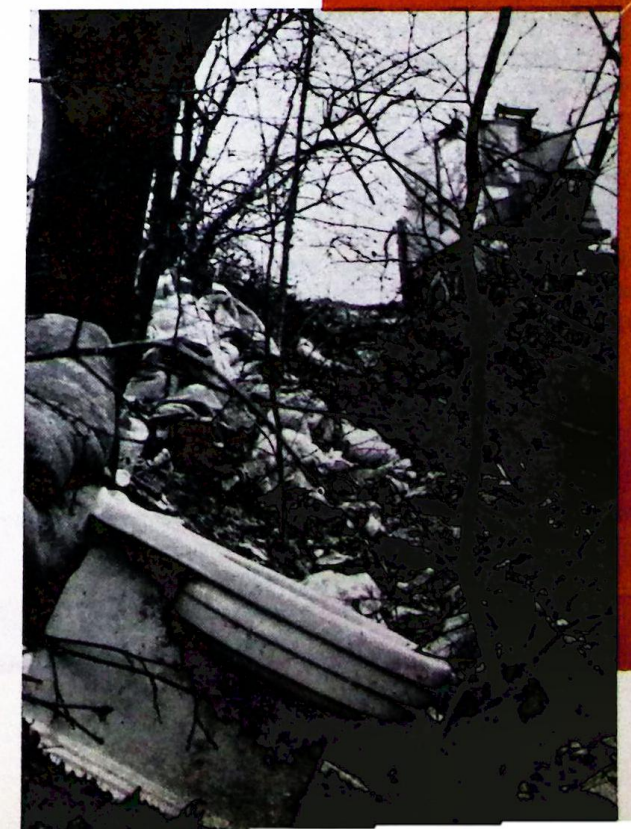
Mais le danger est constant.

Encore un bois menacé.

Les malheureux restes du bois de Verrewinkel, à la lisière duquel on pouvait dominer une suite ininterrompue de coteaux largement vallonnés, sont menacés de toutes parts. Sans vergogne, ils sont entamés... au profit de l'asphalte de nouvelles chaussées créées en vue de lotissements. Les arbres splendides de l'avenue Defré disparaissent les uns après les autres.

Ainsi que nous le disions plus haut, la rage de la destruction et du remblais s'est emparée de tous et la monotone horizontalité devient la règle générale. Nos architectes manqueraient-ils à ce point d'imagination ? Oublient-ils que lorsqu'on en manque, il ne reste que les platitudes de la vie ? Sont-ils devenus de simples agents d'exécution dont l'unique but est

Un joli spectacle avenue de la Sapinière !
Sans commentaire, n'est-ce pas ? L'image suffit !
Faut-il ajouter qu'il s'y exhale une odeur « sui generis » ?





Le quartier de Geleytsbeek compte parmi les privilégiés, immondes déversées parlant... La cause n'est-elle pas entendue !

Reportage photographique : Marcel HOMBROECK.

de construire des clapiers modernes, soi-disant bon marché, où s'entassent... des électeurs dociles !

Que dire, ô tristesse, (qu'un poète délicat appelle de façon si pittoresque « un mur élevé entre deux jardins »), que dire des pauvres acquéreurs de ces terrains remblayés ? Pour construire, ils doivent faire exécuter de telles fondations que les économies qu'ils ont cru réaliser sont englouties en une fois dans un gouffre sans fin, si bien qu'après l'expérience malheureuse de quelques pionniers bâtisseurs, les autres ne s'y hasardent plus et les terrains restent nus et incultes comme au Papenkasteel, pour ne citer qu'un exemple.

Danger pour la santé publique.

Faut-il parler aussi des vieux ruisseaux d'Uccle, l'Ukkelbeek, le Geleytsbeek, le Linkebeek et leurs minuscules affluents qui sont ou seront transformés en égouts ?

Qu'advient-il de la santé publique ?

Nous n'ignorons certes pas les problèmes que posent à la commune l'extension continue de

celle-ci, la construction de nouveaux bâtiments, l'augmentation de la population qui entraîne d'importants travaux de voirie et d'éclairage, la lenteur de l'obtention des subsides de l'Etat qui cause de graves ennuis financiers, mais on ne peut cacher que le problème n° 1 à résoudre, parce qu'en ne l'abordant pas de manière résolue et sans tarder on risque de mettre en danger la santé de chacun, c'est le manque de kilomètres et de kilomètres d'égouts.

Un comble ! Les risques d'épidémies abondent... Ne fut-ce que par la présence de dépôts d'immondes, déversées — c'est inimaginable ! — à gauche, à droite, partout, n'importe quand et n'importe comment... au nez et à la barbe, semble-t-il, de la police qui a, si nous ne nous abusons, un droit de regard à cet égard ! *Last but not least*, presque toutes les nouvelles bâtisses isolées sont dotées de puits perdus, faute précisément d'égouts. Que pense la Compagnie intercommunale des Eaux de cette lamentable situation ? N'a-t-elle point de captages à Uccle ? Et les eaux polluées que deviennent-elles ?

En 1958, l'administration communale a édité une grosse brochure « Evolution territoriale d'Uccle : Esquisse historique, folklorique et archéologique »

due à la plume d'Henri Crahay, professeur d'école honoraire, vieil Ucclois. Nous espérons que cette étude fouillée soit remise à chaque conseil communal, à chaque échevin et qu'elle devienne en quelque sorte leur bible. Le chapitre « Hydrographie de la Commune » devrait, en premier lieu, retenir toute leur attention (*).

Il est urgent, il est crucial que les édilités uccloises prennent davantage conscience de leurs responsabilités, si elles ne veulent pas saper définitivement la

(*) Nous signalons à nos lecteurs et à ceux d'Uccle en particulier, l'article du même auteur intitulé : « Les Moulins d'Uccle », paru dans le « Folklore Brabançon », numéro 155, en septembre 1962. Il est édifiant.

confiance que leurs concitoyens placent en elles. Que leurs regards se tournent — pour une édification cruelle — du côté de Saint-Gilles où l'administration communale sauve in extremis les quelques grands jardins qui existent encore.

Qu'elles pratiquent une politique à longue échéance, qu'elles adoptent un plan général d'aménagement du territoire suivant les principes urbanistiques, sinon dans cent ans Uccle n'aura rien à envier à Saint-Gilles.

Lecteurs, mes amis, ne voyez dans ce petit réquisitoire qu'un véritable cri d'alarme poussé par un fervent amoureux de sa commune.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

Abonnez-vous

au

"Folklore Brabançon"

Revue trimestrielle

4, rue Saint-Jean - Bruxelles
Tél. : 13.07.50

Abonnement : 125 francs
Prix du numéro : 35 francs
C. C. P. 255.94

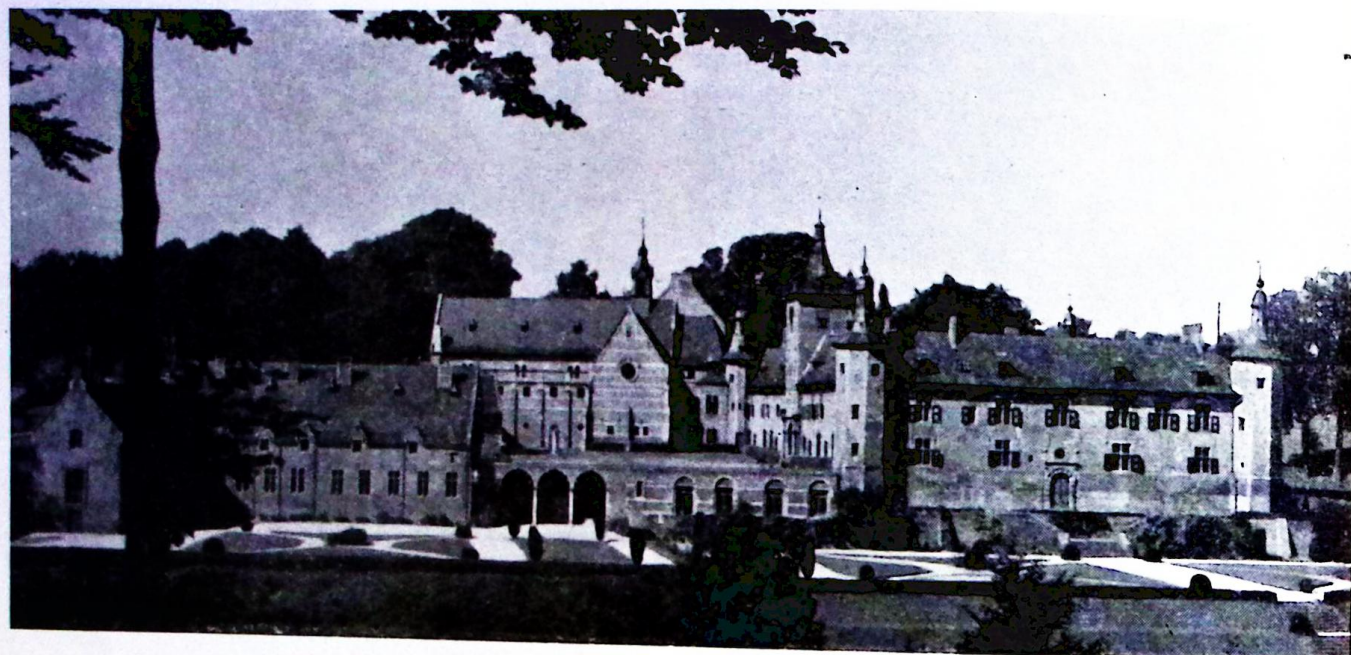
Tout sur l'histoire
et le folklore
de votre province

LES prochains numéros contiendront entre autres les articles suivants :

- Fragments de la légende des faits et héros de la mythologie forestoise, par J. Devondel.
- Oeuvres d'art de l'abbaye d'Afligem, par Dom Albert van Roy, O.S.B.
- Géographie littéraire du Brabant — Vilvorde et sa région, par Joseph Delmelle.
- Jodoigne au cœur d'un centenaire — Auguste et Hector Defoer en Egypte, par Louis Delvaux.
- Le Lion belge (suite et fin), par Louis Ronkard.
- Jules d'Udekem de Guertechin, par Robert d'Udekem de Guertechin.
- Les ruines de l'abbaye de Villers, par G. Goffaux.
- Une âme damnée du duc d'Albe: Jean Grauwels, dit « Spellekens », par Robert Van den Haute.
- A propos des noms des rues à Bruxelles — Jean Robie, par E. Op de Beeck.

- De « Brabantse Folklore » publiera :
- Beknopte Geschiedenis van Evere, door Marcel en Erna Polfliet.
 - Brabantse Zeden en Gebruiken in de Middeleeuwen, door Frans Weemaels.
 - Het Klooster van de Halvestraat te Leuven, door Pater Libertus Spinnael, A.A.
 - De Patronen van Leuven : O. L. Vrouw van St-Pieter, door M. Dejonghe, S.M.M.
 - Tiense Folklore, door Bert Parloor.

RIXENSART ou l'invitation au château



Un de nos plus beaux manoirs qui offre aux regards la prenante beauté de ses vieilles pierres.

DE Genval, que j'ai déjà évoqué ici, à Rixensart, il n'y a qu'un pas. Un pas d'autant plus agréable à faire qu'il vous conduira au cœur d'un paysage fort plaisant qui a gardé beaucoup de souvenirs du passé. L'histoire et la littérature se sont, en effet, à Rixensart, donné rendez-vous. Et la Lasne aux berges boisées vous y conduira avec cette grâce charmante que vous lui connaissez.

Sur le plateau croissent les sapinières et les bruyères roses couvrent le sol. Tout est apparemment calme sous le ciel et de quelque côté que le regard se porte, il baigne dans la douceur de la campagne et des arbres clairs.

Au-delà du plateau où je suis monté pour découvrir le village, s'amorce la route vers Chapelle-Saint-Lambert, Mont-Saint-Jean, Ohain et Plancenoit d'où coule la Lasne, autant de noms qui furent souvent évoqués lors de la bataille de juin 1815 autour de Waterloo. C'est de ce côté qu'après leur insuccès à Fleurus, les troupes prussiennes au matin même de la bataille débordèrent en hâte pour faire leur liaison avec l'armée anglaise installée sur le plateau de Mont-

Saint-Jean, ce qui devait précipiter la défaite de Napoléon.

Et les fermettes au murailles blanches rêvent maintenant dans le vallon et sur les hauteurs où s'est joué autrefois le destin de l'Europe.

A mon avis, c'est de la gare que la vue sur le domaine et les bois est encore la plus éloquente. Le château est là dont la poétique beauté vous charmera par ses vieux murs lourds d'histoire qui est celle-là même que Rixensart a connue. Il faut remonter à 1217 pour retrouver la première fois le nom de la localité qui s'orthographiait alors Rixaensart.



L'entrée du corps principal est surmontée du blason des de Merode.

Les remarquables jardins français dessinés par Le Nôtre.



Le village appartenait à cette époque à la branche cadette de la maison de Limal et constituait l'une des plus belles terres du Brabant wallon. En 1377, Rixensart et Bourgeois furent séparés de Limal pour former un fief indépendant qui subsistera d'ailleurs jusqu'à la révolution française. Après les de Limal, le manoir passa aux de Croy, puis, par mariage, aux Spinola qui construisirent le château actuel en 1631-1632.

Pendant les guerres de Louis XIV, qui furent, on le sait, cruellement dévastatrices, le château fut plusieurs fois attaqué et occupé. En 1678, la garnison française de Charleroi y mit le feu qui le détruisit en partie.

Donné en 1715 à Hyacinthe de Merode, il fut bientôt réparé et guéri de ses profondes blessures. Depuis lors, domaine et seigneurie sont restés aux membres de la famille de Merode.

Balthazar-Philippe, comte de Merode, marquis de Deinze, baron de Duffel, releva la seigneurie de Rixensart le 22 février 1787. Ce seigneur affectionnait tout particulièrement le séjour à Rixensart, à tel point qu'il donna le nom de Petit-Rixensart à la demeure qu'il occupa près de Vienne, pendant l'émigration qui suivit la Révolution française. Qui se



La seconde cour intérieure est bordée d'arcades surbaissées.

douterait que le nom de ce petit village de notre Brabant ait eu ainsi l'honneur de voir fleurir son nom à l'étranger.

Construit dans ce style si caractéristique de l'époque espagnole, le château que l'on aperçoit dès l'entrée du village forme un vaste rectangle de bâtiments dont les grilles à présent ouvertes au public livrent aux regards des visiteurs la prenante beauté de ses vieilles pierres.

Mais avant de pénétrer dans cette antique demeure qui a conservé beaucoup de souvenirs, admirons à gauche la chapelle castrale dont la tourelle ainsi que le porche s'harmonisent parfaitement avec le château. Ce n'est cependant qu'après avoir dépassé le portail d'entrée que l'on peut goûter le charme de cette noble maison qu'un remarquable jardin dessiné par

Le Nôtre encadre avec beaucoup de distinction.

Autour de la cour intérieure, où l'on respire le souffle du passé, s'ordonnent les ailes du château composées de quatre corps de logis percées de fenêtres à meneaux aux volets vétustes. Une galerie en forme de cloître à arcades très surbaissées reposant sur de puissantes colonnes court le long des trois des ailes.



Le porche et les dépendances du château.

Chacune de celles-ci porte des ancrages en fer forgé sur lesquels on peut lire quatre millésimes : 1631, 1648, 1660 et 1662, révélant les diverses époques de leur construction.

Sans doute l'attrait principal du « castel » se dégage-t-il de l'aspect de ses murs extérieurs et du site qui l'entoure. Et sa découverte de loin, par-delà l'étang qui le borde et à travers les feuillages des arbres, vous procure-t-il le plaisir d'apercevoir les poivrières bulbeuses des tourelles. Mais il y a aussi le bonheur de pouvoir évoquer les souvenirs qui s'y rattachent : celui du comte Charles de Montalembert qui y vint souvent se reposer et celui aussi et surtout des princes de Merode qui ont écrit en fait l'histoire du château.

Déjà, dès le hall d'entrée, vous vous sentirez comme transporté dans un autre siècle par cette atmosphère curieuse que créent le carrelage de marbre blanc et noir et les boiseries de chêne, les vieux meubles et les nombreuses toiles du peintre Valentin accrochées aux murs. Il y règne un climat de bon accueil. Et ce qui contribue à donner davantage encore de l'intimité à cet intérieur, ce sont, je crois, les plafonds relativement bas qui, tout en ayant un air de noblesse ne vous perdent pas dans cette solitude froide qui est le propre des hautes salles.

Il n'est que de parcourir ensuite les appartements situés à l'étage pour comprendre tout le mérite d'une visite à ce vieux château.

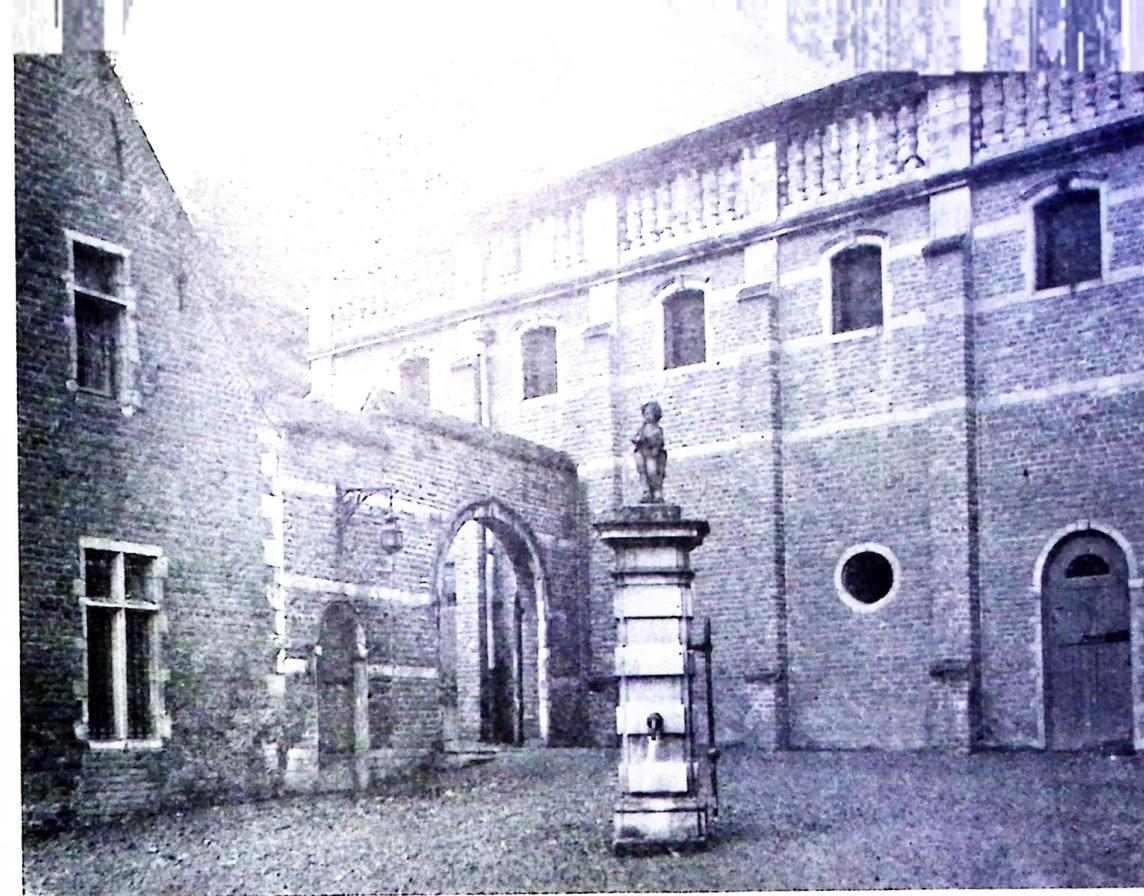
Vous découvrirez ainsi avec ravissement la belle salle à manger à la longue table de chêne ornée d'un service en porcelaine de Copenhague. Le plafond et les lambris de bois sculpté ou peint enrichissent la pièce avec beaucoup de bonheur, de même que les dessus des portes rehaussés de paysages fort délicats et les quatre remarquables tapisseries de Beauvais qui représentent l'histoire de Pénélope.

Par la bibliothèque au décor Directoire, vous gagnerez alors un joli salon où trône un beau portrait de la marquise de Clermont-Tonnerre par J. B. Santerre. Un élégant bureau en marqueterie d'époque Louis XV et des meubles Louis XVI en constituent tout le mobilier.

Poursuivant votre visite, vous pourrez admirer alors le grand salon tendu de deux grandes tapisseries des Gobelins. La galerie qui y fait suite renferme des portraits de famille : ceux de Philippe de Merode et de sa femme Jeanne de Montmorency, œuvres de Susterman. On y voit aussi le fanion de Frédéric de Merode, qui mourut en 1830 lors de la bataille de Berchem.

Et après la chambre de « Monseigneur », comme on l'appelle, et qui évoque le nom de Xavier de Merode, on fera la découverte de la plus belle pièce du château, la « chambre des Fleurs ». Relevons dans la chambre de « Monseigneur », avant de passer dans cette dernière, un portrait de l'école allemande peint au XVIII^{me} siècle par Tischbein et celui du comte de Toulouse par Jean-Marc Nattier, peintre français

Tour d'angle de la façade, côté jardins.



La jolie pompe.

du XVIII^{me} siècle également et qui eut son heure de célébrité.

La chambre des Fleurs qui est sans conteste la plus attachante de toutes les salles et qui est occupée par un beau lit daté de 1627, tire son nom de nombreux motifs floraux qui la décorent et qui sont dus à la princesse Félix de Merode. Elevée à Ancy-le-Franc, en Bourgogne, dans un des plus anciens châteaux de la Renaissance française, puisqu'il fut construit en 1555, la princesse fit ramener à Rixensart les panneaux de l'une des chambres, voulant de la sorte conserver autour d'elle les souvenirs d'une maison qui lui était certainement très chère.

C'est dans cette pièce que vint souvent loger le comte de Montalembert qui avait épousé Marie de Merode, sœur de Frédéric de Merode.

Ecrivain de renom, Charles de Montalembert prit une part considérable aux mouvements politique, social, religieux et artistique de la première moitié du XIX^{me} siècle. Il fut, faut-il le rappeler, membre de la Chambre des Pairs et de l'Académie française. Défenseur de toutes les nobles causes, servant de la liberté, il soutint énergiquement, en 1838, à la Chambre française, les droits de notre pays à qui les grandes puissances voulaient imposer le traité des 24 articles. Il fut membre associé de notre Académie royale. Mais sait-on aussi que c'est en grande partie, au château de Rixensart, qu'il composa son livre « Les Moines d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard » qui constitue une œuvre historique de tout premier plan dans la culture française.

Dans une de ses lettres, Montalembert raconte avec émotion la cérémonie de son mariage qui eut lieu à Rixensart. C'est un document fort intéressant où est évoquée avec précision l'époque à demi-féodale à laquelle il a trait. Les futurs époux étaient allés à pied du château à l'église, escortés par 200 jeunes gens en uniforme et 120 jeunes filles. Et les paysans offrirent aux mariés, comme cadeaux, des agneaux, des fruits et des tourterelles. On dansa et on mangea toute la nuit. Cinq mille personnes étaient venues de toutes les régions de Belgique et de France pour assister à ce mariage qui fut une grande fête non seulement pour le pays mais aussi pour la famille de Merode.

Le comte de Montalembert fit de nombreux séjours au château de Rixensart, « refuge paisible tout embaumé de senteurs sylvestres » ainsi qu'il l'écrivait. Ses admirateurs venaient alors le voir là en grand nombre.

Lors du congrès catholique de Malines, en 1867, Montalembert, qui fut l'un des plus brillants défenseurs du catholicisme libéral, passa quatre mois à Rixensart. Il était déjà, à cette époque, torturé par l'abcès à la gorge qui devait l'emporter trois ans plus tard.

Quittons à présent le château non sans avoir admiré encore la grande galerie où se trouvent rassemblées les armes ramenées d'Egypte par le mathématicien Gaspard Monge et refaisons le chemin qu'a suivi le cortège, lors du mariage de Montalembert, pour aller

visiter l'église qui vaut bien aussi qu'on s'y arrête un instant.

En sortant du château, nous passerons devant le monument érigé à la mémoire du comte Félix de Merode, membre du gouvernement provisoire de 1830. Et bientôt, l'église s'offrira à nos regards. Ravissante et discrète, elle sert à la fois de chapelle au château et de paroisse, ayant été mise à la disposition des habitants de la commune sous le nom d'église Sainte-Croix. Elle date de 1711. Incendiée en 1937, elle fut rebâtie dans le même style simple et élégant.

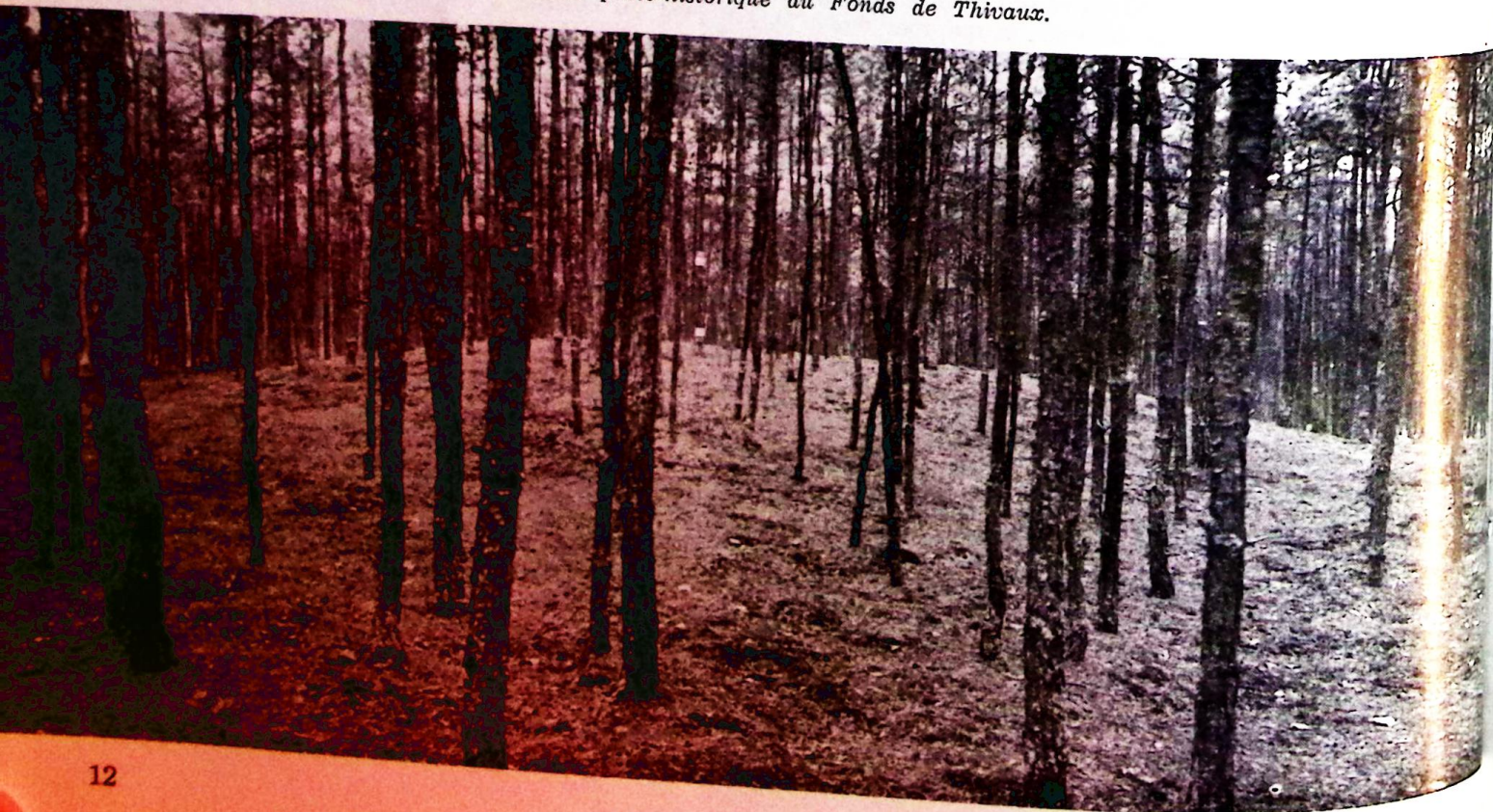
Au maître-autel, on peut voir les ossements d'une martyre romaine, sainte Florentine, recouverts d'une représentation en cire. Au transept gauche, se trouve le monument funéraire d'un comte de Merode et, lui faisant face, dans le transept de droite, le monument consacré au comte Charles de Montalembert. Une inscription en lettres d'or se lit sous l'écusson :

En pieux souvenir
De Charles-Forbes-René, comte de Montalembert,
Né à Stanmore Hills, le 18 avril 1810.

La mère du comte était anglaise en effet, chose étrange peut-être pour ce brillant défenseur de la France et des institutions de notre pays.

Et dans cette petite église, laissant doucement pénétrer la lumière du dehors, des vitraux, d'ailleurs remarquables, rutilent pieusement de tons rouges et bleus.

Une tombelle proto-historique du Fonds de Thivaux.



Il y aurait encore beaucoup à dire de ce charmant village, adorable refuge du passé et du silence. Le calvaire moderne, dû au sculpteur Jean-Pierre Snyssels, à l'entrée de la maison communale, ancien château du Héron, n'est-il pas émouvant dans sa simplicité ?

L'archéologie a lieu aussi de s'enorgueillir des découvertes réalisées sur le territoire de la commune. Non loin du château, au-dessus du Fonds de Thivaux, il existe trois tombelles proto-historiques de 2 mètres de haut sur 20 mètres de diamètre. Th. Juste en fit l'exploration en 1861 et Ch. Denis en 1903. On y a trouvé du charbon de bois, des débris d'os humains calcinés et des fragments de menus objets de bronze altérés par le feu, ce qui laisse supposer que ces « tumulus » auraient servi de columbarium.

Mais si Rixensart vaut surtout par son château, c'est aussi un ondoyant paysage de coteaux parsemés de bruyère, de genêts, de bosquets de bouleaux et de sapins qu'il est fort agréable de parcourir en suivant le tracé des nombreuses promenades touristiques que l'on peut y faire.

Doucement vallonnée, la localité de Rixensart constitue un lieu de villégiature de plus en plus apprécié qui, à juste titre, a reçu le nom de « Perle des Ardennes brabançonnnes ». Car ce sont les Ardennes que l'on a la surprise et le plaisir de découvrir près de ces grands bois sauvages qui ceignent l'un de nos plus beaux châteaux.

Jean PIERARD.

Pour le vingtième anniversaire de sa mort

JEAN TOUSSEUL à Machelen...



Il aimait profondément son petit pays natal qui, situé dans l'aire mosane, sur le versant hesbignonn de la vallée, était largement offert aux saisons. Les nécessités de la vie contraignent bien des hommes à quitter, ainsi, les paysages de leur enfance. Ils gardent souvent la nostalgie de ceux-ci, mais ce regret un peu vague ne les empêche pas toujours de se prendre d'affection pour les lieux où la destinée les conduit.

Il était de santé délicate et le médecin lui avait recommandé de vivre en dehors de la grande ville, loin de son vacarme perpétuel et de son animation énervante.

Il adorait sa mère qui était « pareille à une sainte de vitrail, visage vermeil, gestes craintifs et lourds de tendresse, voix si douce et si lente ».

Il n'était pas riche, étant fils d'ouvrier, et nourrissait l'ambition de ne vivre

que de sa plume, car il était écrivain d'instinct, de vocation, de tempérament. Toutefois, il ne voulait pas s'éloigner trop de la capitale où, si le succès qu'il escomptait se refusait à lui, il pourrait éventuellement trouver quelque emploi lui permettant de nouer les deux bouts.

Tout cela explique pourquoi Jean Tousseul se plut et s'ennuya à Machelen où le hasard lui avait fait découvrir, rue Pierre Schroons, une petite maison, en voie d'achèvement, dont le prix — intéressant — lui convenait.

L'écrivain et sa femme, qui demeuraient à Schaerbeek, avaient cherché un peu partout, aux environs de Bruxelles, un abri répondant à leurs goûts et leurs exigences.

Ils avaient cru trouver ce qu'ils cherchaient à Moortbeek, dans cette cité-jardin dont les rues et les avenues ont des noms de penseurs, de philosophes, de dramaturges, de littérateurs. Ils possédaient là des amis, auxquels ils rendaient parfois visite, qui provenaient, eux aussi, du pays de Meuse.

Ils avaient été voir, ici et là, des maisons qui avaient été signalées à leur attention.

Finalement, c'est à Machelen qu'ils avaient découvert la maison qui, pendant plus de quinze ans, allait leur servir d'abri.

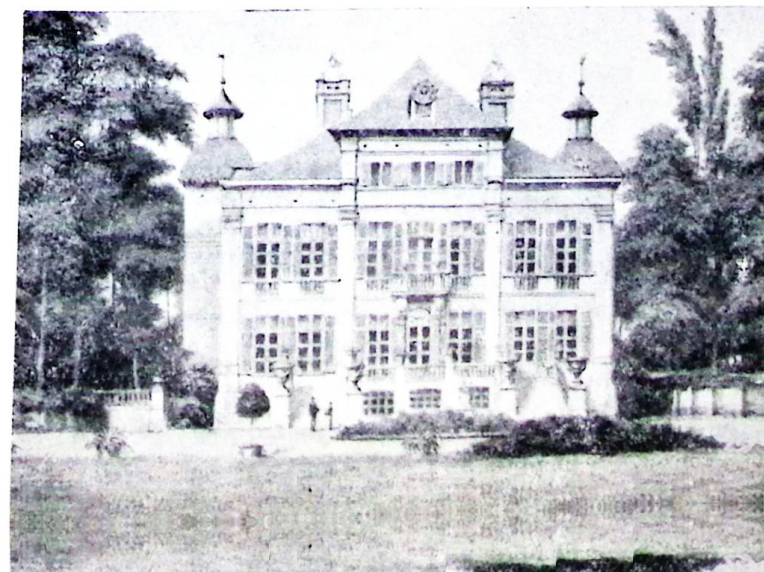
Jean Tousseul et sa femme s'y installèrent le lendemain de la fête de Toussaint 1927.

La maison faisait face à un château qui, à l'époque, était encore entouré d'un beau parc boisé.

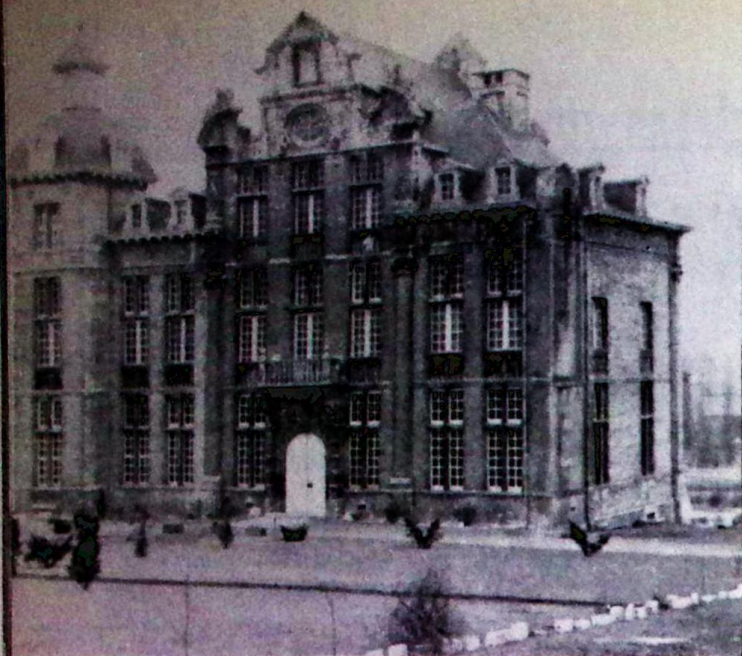
Ce château subsiste toujours, mais assez mal en point. C'est le château de Beaulieu. Son propriétaire était mort en 1920. Depuis, on l'avait abandonné. Et le parc, qui était fort étendu, devait être morcelé et vendu. Mais il était encore intact, ou à peu près, lorsque Jean Tousseul s'installa à Machelen. Et c'est

lui, avec ses grands arbres, qui avait décidé l'écrivain.

Sa femme et lui étaient venus à la fin du mois d'août 1927 à Machelen pour voir la maison qu'ils allaient acheter. Ils avaient pris le tram de Vilvorde et en étaient descendus à l'arrêt de Haren. Puis, après avoir longé des bâtiments d'usines, ils étaient



Les jardins du château en 1850.



Face à la maison qu'habita Jean Tousseul se dresse le château de Beaulieu.
(Photo : Michel Delmelle).

arrivés en vue du château de Beaulieu. « Bientôt le château de Beaulieu émerge des bangars en tôles ondulées, a écrit la veuve de l'écrivain. Voici enfin de la verdure fraîche et bruisante ! A quelques mètres de la chaussée de Buda, une demi-douzaine de maisons neuves précédées de maigres jardinets. Avons-nous bien examiné celle que nous habiterions seize années durant ?... Elle est quelconque, bâtie solidement sans doute ; le nombre et la disposition des pièces nous conviennent, le prix est acceptable, une parcelle libre à côté de la maison nous donnera un supplément de jardin ; nous nous fixerons ici : nous n'avons d'yeux que pour le château et son parc. Ils nous enchantent : nous aurons l'impression d'y vivre, car une rue large de quelques mètres seulement nous en sépare (on l'a élargie et rectifiée par la suite) : ces arbres majestueux, les dablis aux tons chauds, les corbeilles de roses, la riche pépinière, les rubarbes géantes sont là pour nous ! Nous nous attardons devant la grille et nous négligeons presque le motif qui nous amène. Il faut bien en parler pourtant... ».

C'est donc là, dans une petite maison où une plaque rappelle aujourd'hui son souvenir, face au château de Beaulieu, que Jean Tousseul a vécu depuis le 2 novembre 1927 jusqu'à la fin de 1943, soit quelques semaines avant sa mort survenue le 9 février 1944 au pays des siens où, sentant sa fin prochaine, il avait voulu retourner. C'est là qu'il a vécu. C'est là qu'il a écrit nombre de ses livres. C'est là qu'il a reçu ses amis. C'est là qu'est morte sa mère qu'il aimait tendrement. C'est dans le petit cimetière de Machelen qu'elle devait reposer avant que son corps ne regagne, après le décès de son fils, le champ de repos de Landenne où lui-même devait être enterré.

Jean Tousseul a écrit nombre de ses livres à Machelen et il est quelquefois question, aux pages de ceux-ci, du décor avoisinant et, en particulier, des arbres du parc de Beaulieu qui, hélas, devaient succomber sous la hache des bûcherons.

« Il y avait, devant notre petite maison d'exil, lisons-nous dans *Images et Souvenirs* — œuvre publiée en 1931 —, de beaux grands arbres. Nous les aimions... Nous jouissions de leur présence comme si le vieux parc abandonné nous eût appartenu et peut-être personne d'ici ne les aimait comme nous qui venions de loin. Or, aujourd'hui, le paysage est vide et silencieux : les bûcherons sont passés, les arbres abattus et les oiseaux partis... Aujourd'hui, autour de nous, l'horizon est vide, le paysage terne et notre solitude plus précaire. Tout un amoncellement de chers souvenirs que les arbres abritaient sous leur branches — voilà pourquoi nous les aimions tant — s'est écroulé avec eux, au bord de ce vieux parc flamand où nous avions recréé, grâce à eux, des images lointaines... ».

Les arbres disparus, le spectacle, devant la maison, avait pris des couleurs tristes, d'autant plus que, comme Jean Tousseul devait l'écrire dans sa nouvelle *Les Oiseaux de Passage*, ayant donné son titre à un recueil sorti aux Editions de Belgique en 1936, « on avait morcelé la vaste propriété qui fut l'un des délices du Brabant. Une voie de chemin de fer, accrochée à un talus, l'avaient séparée de la grand'route, des mares s'étaient multipliées dans le parc abandonné, et le reste fut mangé lentement par des usines ».

Alors, pour dissimuler ce paysage d'industrie, l'écrivain devait planter devant sa maison un haut écran de troènes. Pourtant, chaque fois qu'il sortait de chez lui, pour échapper à la vue des ateliers, des fabriques, de leurs murs aveugles, des hangars et des cheminées, il regardait le château toujours debout, ennoblé par son isolement. Et il se rappelait alors ce qu'un de ses voisins lui avait raconté au sujet de cette antique demeure, aux architectes qui avaient conçu cet édifice si heureusement proportionné. « Un matin, lisons-nous sous la plume de sa dévouée compagne,



Le portrait du château en 1925



Le mémorial apposé sur la maison du 96, rue Pierre Schroons, à Machelen, où vécut Jean Tousseul.

(Photo : Michel Delmelle).

une dame âgée, de mise très soignée, adossée à notre barrière, contemplait le château délabré. La croyant souffrante, mon mari lui offrit d'entrer. Elle le remercia : elle avait un accent étranger mais parlait un français correct. Elle nous désigna une fenêtre au premier étage, à droite du balcon, celle de la chambre où elle avait souvent dormi, il y avait passé cinquante ans. La croix de la chapelle, nous dit-elle encore, venait de Pologne ; elle avait été donnée au châtelain par un membre de sa famille. Elle paraissait fort émue et s'en alla aussitôt l'air désolé. Le château avait sans doute été mêlé à sa vie intime ?... ».

Le parc disparu, il restait à Jean Tousseul le jardin faisant suite à sa maison. ses fraisiers, ses fleurs et ses oiseaux. Il en a parlé dans son ouvrage : *Lutins*, publié en 1935, qui gravite tout entier autour de Machelen. « Derrière la maison, lisons-nous, nous avons trouvé un terrain sec et inculte dont je voulais faire un jardin. Je dus d'abord en chasser le chien-dent et souvent j'eus pitié de cette plante dont l'obstination à vivre est admirable. Mais j'étais venu ici pour reposer mon cerveau ; il m'était défendu de penser. J'accomplis donc mélancoliquement ma besogne de défricheur. Puis, un matin, je plantai une lavande à la mémoire de ma grand'mère qui aimait cette fleur ; le lendemain, une vigne en souvenir des vieux vigneron de mon village au bord de l'eau, et, quelques jours plus tard, une rangée de buis nains qui me rappelaient l'ancien cimetière de chez nous. Ainsi naquit le courtill flamand où nous allions vivre en exil... Après une dizaine d'années de vagabondage

dans les villes bruyantes et folles, je retrouvais tout à coup la muette vaillance de mes ancêtres paysans ».

Dans le même ouvrage, Jean Tousseul parlait des oiseaux qui hantaient son courtill : « Aujourd'hui, nous savons que, si le destin le permet, nous vieillirons ici. Nous ne sommes plus seuls et chaque mie de pain, chaque grain que nous avons donné à nos passereaux nous attache à cette petite maison qui longtemps eut un visage étranger et où nos soucis se sont amoncelés ».

Le décor de Machelen, nous le retrouvons dans plusieurs autres livres de l'écrivain wallon, particulièrement dans *Le Testament* ayant vu le jour en 1942 : « Deux années plus tôt, une rivière coulait et un parc croissait là sous le gazouillis des oiseaux et la vigie d'un château en ruine. On avait emprisonné la rivière dans le ciment et déboisé le parc pour créer une avenue dont on ne parlait plus. Pendant les mois humides, le brouillard suivait encore l'ancien cours du ruisseau et, six mois après le départ des terrassiers, mille espèces de plantes avaient envahi la route inachevée qui s'étendait, plate et désolée, jusqu'au bout de l'horizon toujours brumeux, entre un village composé de vieilles demeures paysannes et de claires villas, à droite et à gauche d'un amas sordide de baraques que la crise avait vidées de leurs petits industriels brusquement ruinés ».

Toujours dans *Le Testament*, où l'affabulation fait excellent ménage avec la réalité, on lit encore : « Par-dessus les derniers buissons du château, on voyait la maison des Chantelier, assise à mi-côte où elle semblait méditer sur la dévastation du beau domaine qu'elle avait connu trente ans plus tôt et que la ruine des châtelains avait livré aux bûcherons et aux usiniers. Elle était étrange, cette maison des Chantelier... ». Et, plus loin : « Le vent seconait les tôles invisibles accrochées au toit du château. A droite, vers le lointain canal où gémissait une sirène de bateau, des lumières venaient d'éclorre dans les usines... ».

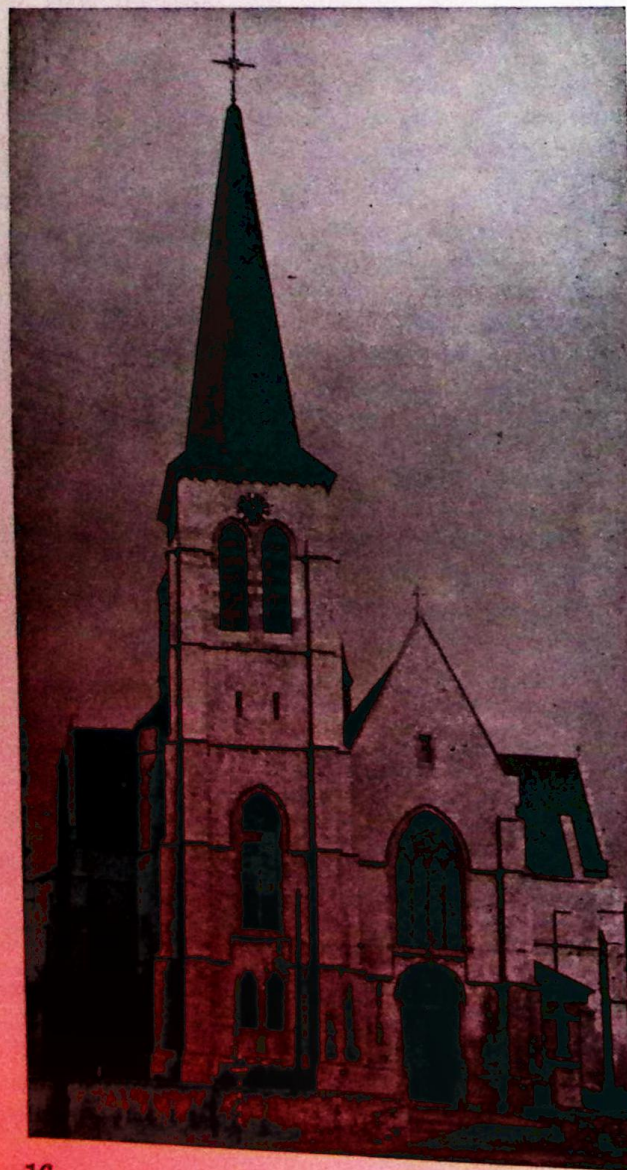
D'autres passages intéressants pourraient être tirés d'un autre livre de 1942, intitulé *Méditations sur la Guerre*. Celui que l'on a surnommé à juste titre « Le géant solitaire de Machelen » y évoquait une fois de plus sa maison et le site avoisinant. Par ailleurs, il y disait sa douleur de voir les hommes se faire la guerre. Quelle déception pour l'idéaliste ! Et quelle tension pour un homme qui avait besoin de calme ! Le champ d'aviation, situé à proximité, était le lieu d'une intense activité. Les départs et les atterrissages se succédaient. Et, chaque fois, c'était, traversant longuement le ciel, un roulement de tonnerre. Les alertes, d'autre part, étaient fréquentes. Jean Tousseul s'était vu dans l'obligation de construire un abri au bout de son jardin. La situation était devenue intenable.

Fin 1943, n'y tenant plus, l'écrivain abandonna sa maison de Machelen pour regagner la vallée de la

Meuse. Il ne devait plus jamais revoir sa demeure brabançonne. Désiré Denuit, dans *La Renaissance d'Occident*, en 1945, a raconté ce que furent les dernières semaines de l'existence de Jean Tousseul. Nous avons pleuré en relisant ces pages simples, vraies, pathétiques, écrites avec le cœur : « Il cherchait surtout à se réfugier dans son pays natal, comme un bave. Tout à coup, il put réaliser son rêve grâce au geste d'un admirateur de Seilles qui lui offrit une grande maison au « Village gris ». Il n'eut de cesse qu'il ne fût installé dans sa nouvelle demeure. Mais c'était la mort qui le chassait de Machelen vers les rivages de Meuse... ».

Nous rédigeons cet article le 9 février 1964, vingt ans, jour pour jour après le décès de l'écrivain dont une plaque apposée sur la maison qu'il habita à Machelen, rappelle les traits fins et aigus. Jean Tousseul a vécu là pendant plus de quinze années. Il y a écrit nombre de ses livres. Il y a trouvé une

La magnifique et solide église.



certaine tranquillité d'esprit, partageant son temps entre son bureau et les fraisiers, les fleurs, les oiseaux de son jardin tourné vers la large campagne s'étendant en direction de Melsbroek. Et il a aimé ce coin du Brabant. La douleur ressentie lors de l'abatage des arbres du parc de Beaulieu, la tristesse éprouvée par l'abandon du château, tout cela ne prouve-t-il pas la profondeur de son affection ?

L'attachement de Jean Tousseul pour sa thébaïde de Machelen a été ébranlé, entamé, ainsi que nous l'avons fait remarquer, par l'industrialisation toujours plus prononcée des lieux. De Bruxelles à Vilvorde, la verdoyante campagne d'autrefois a été sacrifiée, de plus en plus, aux exigences d'un utilitarisme conquérant. Cette métamorphose a fait disparaître de la beauté mais elle a créé une autre beauté, parfois dantesque, qui n'est pas sans noblesse ni grandeur. Tout, en réalité, n'a pas cédé devant la progression, apparemment irréversible, de l'industrie. Le château de Machelen, ayant résisté aux dangers auxquels il a été exposé plus d'une fois, se dresse toujours face à la petite maison de la rue Pierre Schroons, ancienne rue de la Gendarmerie, qui mène vers le cœur d'un village ayant su préserver une part de son caractère, ayant gardé quelques-unes de ses vieilles demeures rurales ainsi que sa magnifique et solide église.

Il y a un tourisme visuel. Il convient de le pratiquer lorsqu'on se rend à Machelen. Mais il faut, surtout, pratiquer ce tourisme du cœur qui s'attache moins aux vieilles pierres et aux apparences qu'à ce frémissant univers qu'est l'homme personnifié, en l'occurrence, par un écrivain dont l'œuvre, d'une émouvante sincérité, mérite de survivre.

Joseph DELMELLE,
Secrétaire de l'A.S.B.L.
« Les Amis de Jean Tousseul ».

KARL VAN BELLE N'EST PLUS

La Fédération du Tourisme de la Province de Liège est en grand deuil. Elle a perdu son directeur, Karl Van Belle, qui disparaît à l'âge de 54 ans, après avoir lutté des années durant, avec une énergie farouche et un courage extraordinaire, contre un mal qui ne permettait aucun espoir.

Son désir de collaborer à toutes les actions valables, son goût de l'effort communautaire, son esprit de société l'avaient conduit à devenir : membre du Comité interprovincial « Ardenne et Meuse », membre fondateur du Skal Club de Liège, fondateur et ancien administrateur-délégué du Cercle Equestre « L'Eperon », membre de l'Union Belge des Ecrivains du Tourisme, membre de l'Union de la Presse Périodique Belge.

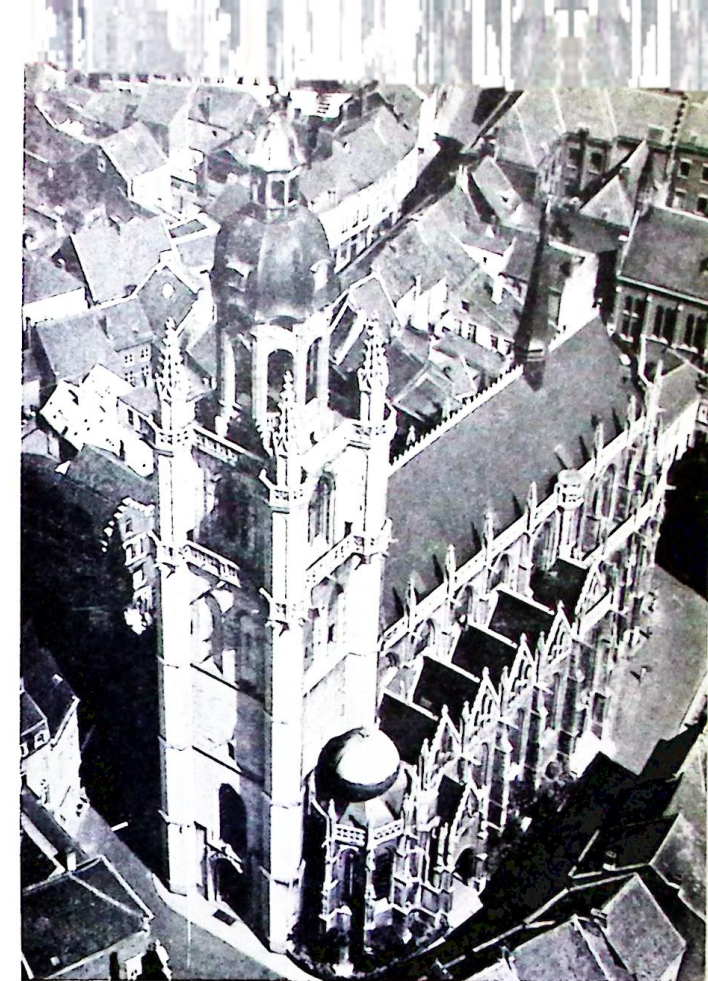
Il laisse le souvenir d'un homme juste, dynamique, cordial.

La Revue « Brabant-Tourisme » s'incline avec une tristesse infinie devant sa veuve Mme Karl Van Belle et ses deux fils et désire partager avec eux la peine immense qui les frappe.

SANCTUAIRES MARIAUX brabançons

Le culte fervent que nos populations vouent à la Vierge Marie se manifeste notamment par de nombreux pèlerinages et par de fréquentes visites aux sanctuaires qui lui sont consacrés. Ils sont particulièrement nombreux en Brabant. Certains par leur architecture et par les œuvres d'art qu'ils renferment offrent un intérêt tout particulier. C'est pourquoi nous croyons être utiles à nos amis touristes en attirant leur attention sur la magnifique couronne mariale brabançonne.

Toutes les églises consacrées à la Vierge de par le monde sont, en fait, les filles de la basilique romaine de Sainte-Marie Majeure. Bâtie au IV^e siècle, reconstruite en 432, remaniée au XIII^e siècle elle est la plus ancienne de toutes les « Notre-Dame » qui ont vu le jour dans toute la chrétienté. Chaque pays, chaque région voulut avoir la sienne. Pour la Belgique la plus ancienne semble bien avoir été Notre-Dame de Tongres. Nous sommes moins bien renseignés sur le Brabant où il faut attendre le Moyen Age pour disposer de témoignages tangibles.



La Basilique Saint-Martin à Hal.

Dans les églises placées sous la protection de Bienheureux ou du Sauveur une chapelle, ou tout au moins un autel, est réservée à la Vierge. Elle se trouve le plus généralement à gauche de l'autel majeur. Mais on la rencontre aussi à droite du chœur. C'est le cas à la cathédrale Saint-Michel notamment.

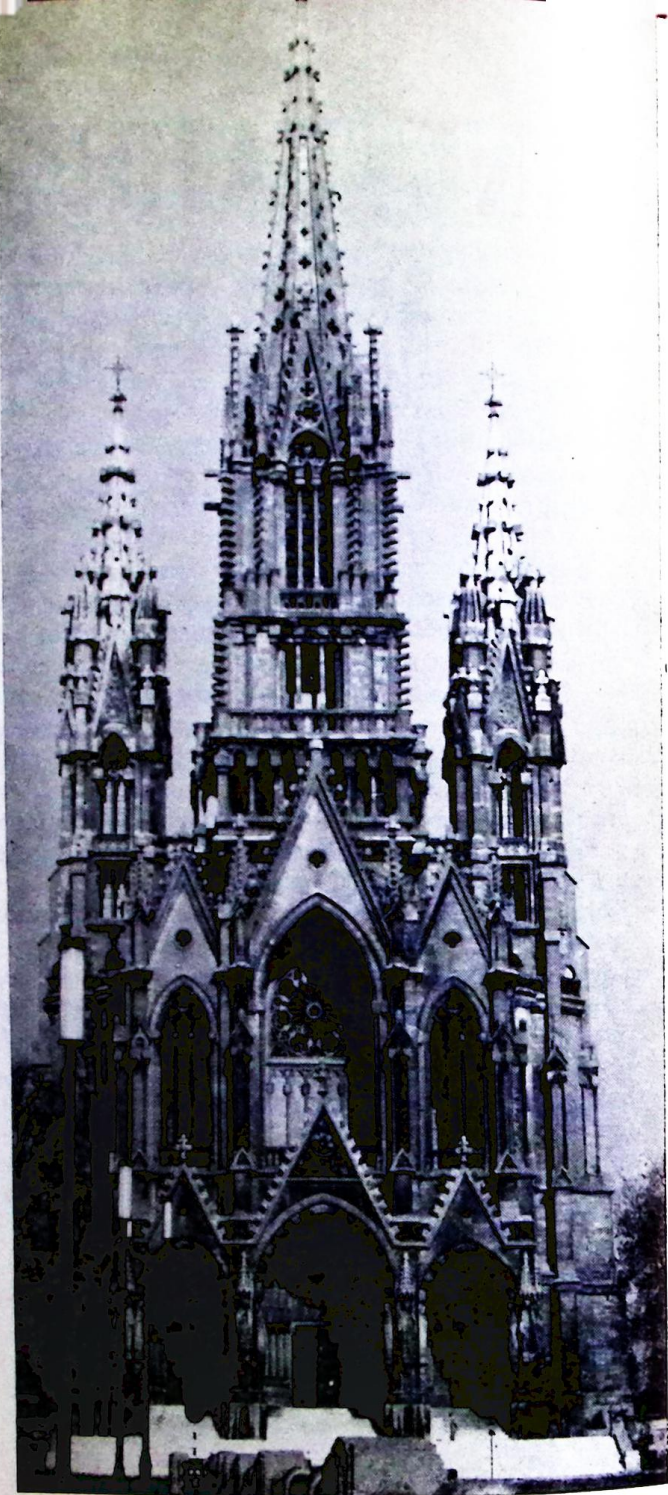
Basiliques

Deux basiliques brabançonnaises sont dédiées à la mère du Sauveur : Hal et Montaigu. Hal, la plus ancienne, est un remarquable édifice ogival finement ouvragé. Remarquable il l'est tant par son architecture que par sa décoration, qui confine parfois à la broderie, et son mobilier. On admire plus particulièrement son triforium élégant, original et ses écoinçons délicatement sculptés, sa statue de qualité et plus spécialement les Madones des portails et les apôtres du chœur. Il y a aussi le tabernacle mural en pierre (1410), l'autel à retable de style Renaissance de Jean Mone (1480), le lutrin-aigle et les candélabres géants, les imposants fonts baptismaux d'origine tournaïsienne, la croix triomphale... Dans la crypte romane, parfaitement aménagée, sont réunis de nombreux objets d'art divers tels qu'orfèvre-

L'ample coupole étoilée de la basilique de Montaigu domine la région de Diest. En annexe, une haute tour carrée, telle un campanile, abrite les cloches.



BRUXELLES. — Eglise de la chapelle dont la tour rivale (1505) est coiffée d'un campanile baroque (1708).



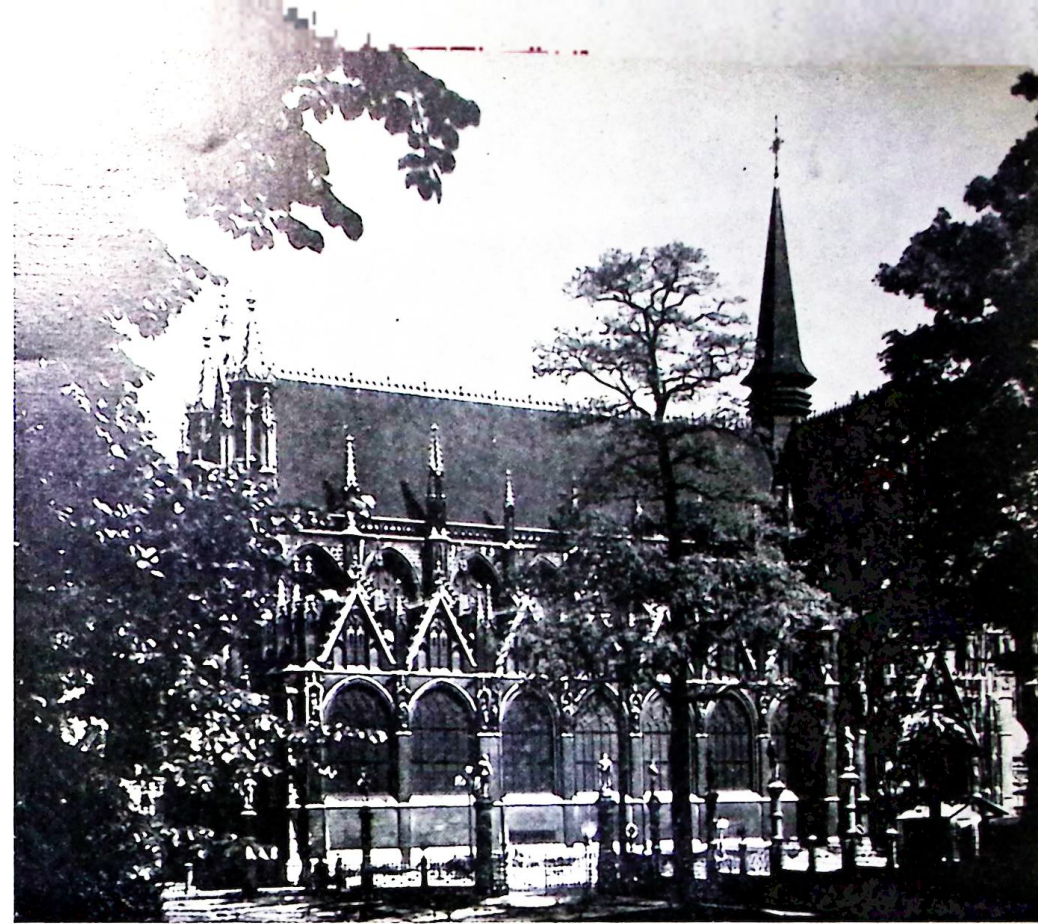
L'église Notre-Dame de Laeken fut achevée grâce à Léopold II.

les regards des pèlerins se portent vers l'ample coupole étoilée qui domine la région diestoise. Sur cette éminence, lointaine dépendance de Zichem, un chêne esseulé avait, curieusement, crû en forme de croix. On y plaça une statue de la Vierge, des pèlerins y vinrent, des miracles se produisirent. Nos Archiducs, très fervents comme on sait, financèrent la construction d'une église à plan central dont ils demandèrent les plans à leur architecte ordinaire, Coeberger, rentré de Rome. Ce fut la première coupole baroque du pays. On chargea Van Loon d'évoquer la vie de la

vierge en sept grandes toiles, une par chapelle. Le pèlerinage prit rapidement une extension extraordinaire. Les offrandes généreuses des fidèles ont permis d'y réunir un trésor riche et abondant.

Capitales

Louvain, autrefois capitale du duché de Brabant, possède un des plus anciens sanctuaires mariaux brabançons : Notre-Dame-aux-Dominicains, XIII^e siècle, de style ogival purement français, est surtout remarquable pour son architecture, bien que la sculpture y soit intéressante, notamment les clefs de voûte. Plusieurs ducs de Brabant y reposent. Autour de la belle Vierge moderne du sculpteur da-



BRUXELLES. — Notre-Dame du Sablon, l'une des plus belles réussites de l'architecture ogivale brabançonne.

BRUXELLES. — L'église des « Riches Claires » (à droite) a été dégagée d'une des maisons qui s'y adossent.

Ci-dessous : un magnifique ostensor-soleil datant de 1711 et une madone espagnole.



ries précieuses, dentelles, robes et manteaux formant la riche et précieuse garde-robe de la Vierge, mis-sels, dinanderies, etc... Un ostensor-reliquaire est un don de Louis XI dont le fils est enterré ici; un autre fut offert par Henri VIII, roi d'Angleterre. Empereurs, rois, cardinaux, évêques et autres grands de la terre vinrent prier ici.

La basilique de Montaigny, plus récente, est tout aussi célèbre. C'est par milliers que, chaque année,



BRUXELLES. — Eglise Notre-Dame de Bon Secours dont la façade de style baroque est surmontée d'un clocheton octogonal.

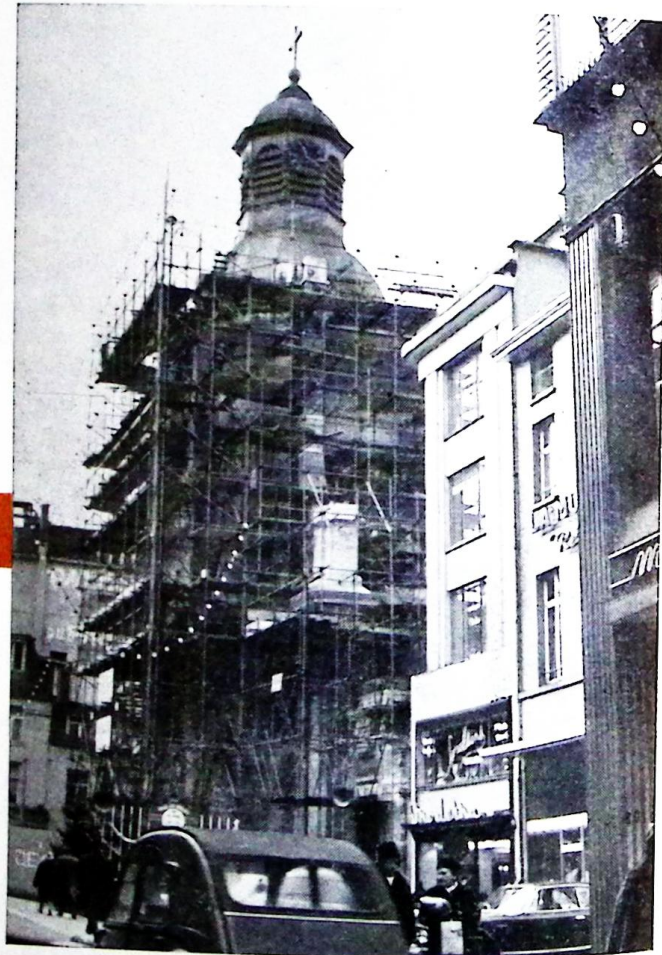
Le fronton d'entrée de l'église Notre-Dame de Bon Secours.



nois Harry Elström s'ordonne la jolie église de la Vierge Marie-Médiatrice, des Pères Montfortains, visitée par des fidèles venus du pays tout entier. Le sanctuaire abrite une importante bibliothèque mariale internationale. Dominant la cité universitaire la Vierge et l'abbatiale bénédictine Notre-Dame du Mont César occupent la place de l'ancien château ducal.

Tous les ordres religieux se mettent sous la protection de la Vierge, mais plus particulièrement les disciples de saint Bernard qui, soit dit en passant, n'ont plus de moutiers en Brabant.

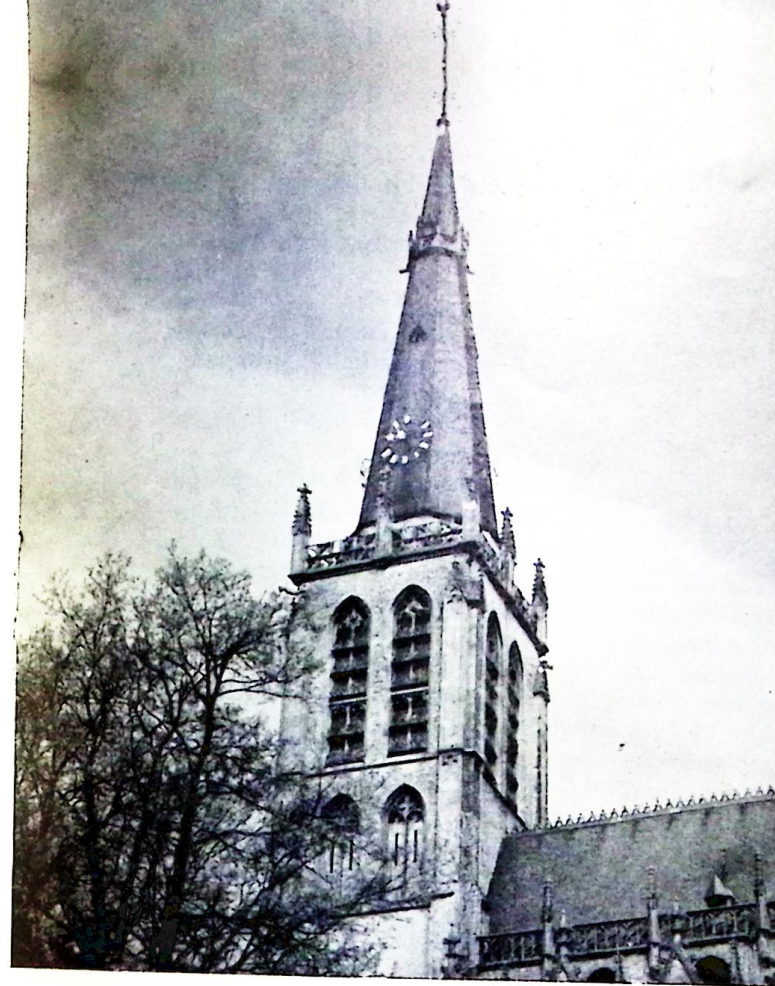
Les cisterciennes de la Cambre à Ixelles avaient mis leur église sous la protection de Notre-Dame.



BRUXELLES. — Notre-Dame du Finistère subit de sérieux travaux de réparation.

Ce sanctuaire ogival, simple et attachant, a, fort heureusement, en ces dernières années, repris son visage d'antan. Nous nous attarderons plus longtemps à Bruxelles.

Dans la capitale, huit églises ont été dédiées à la Vierge. La plus ancienne est Notre-Dame de Laken, il n'en reste que le chœur (1275). Mais on la rebâtit en style néogothique. Léopold I^{er} en posa la première pierre le 28 mai 1854 et la dédia à la première reine des Belges, Marie-Louise d'Orléans. C'est une œuvre de Poelaert à l'exception de la façade que Léopold II demanda à l'architecte munichois von Schmidt en



Notre-Dame d'Alseberg où l'on va implorer la « Stella Maris » (Etoile de la mer).

1908. La Vierge assise tient un sceptre dans la main gauche et, de l'autre bras, soutient l'Enfant accompagné d'un oiseau.

Deux sanctuaires ogivaux importants vont maintenant retenir notre attention : Notre-Dame de la Chapelle et Notre-Dame du Sablon.

La Chapelle, fondation bénédictine, comprend un chœur, obscur, et un transept romano-ogivaux (XIII^e s.), trois nefs gothiques (XV^e s.) et une tour ogivale (1505) coiffée d'un campanile baroque (1708), dessiné par un architecte italien, Pastorana. La décoration intérieure et le mobilier sont de qualité, les témoignages historiques abon-



L'entrée de l'église Notre-Dame de Diest (1253).



Abb. 8. Miniatur im Hortus deliciarum, 1165, 80

Le « Pressoir divin » de l'église Notre-Dame d'Aarschot. Ce curieux document iconographique est tiré d'« Hortus deliciarum » (1165-80).

den.t On y vénère une Notre-Dame de la Solitude, ornée d'une écharpe noire, statue importée d'Espagne par les Dominicains au XVI^e siècle.

Est-il nécessaire de présenter Notre-Dame du Sablon, l'une des plus belles réussites de l'architecture ogivale brabançonne ? On y remarquera surtout le chœur magnifique, les écoinçons délicatement sculptés et les deux chapelles latérales du chœur en style italo-flamand (XVII^e



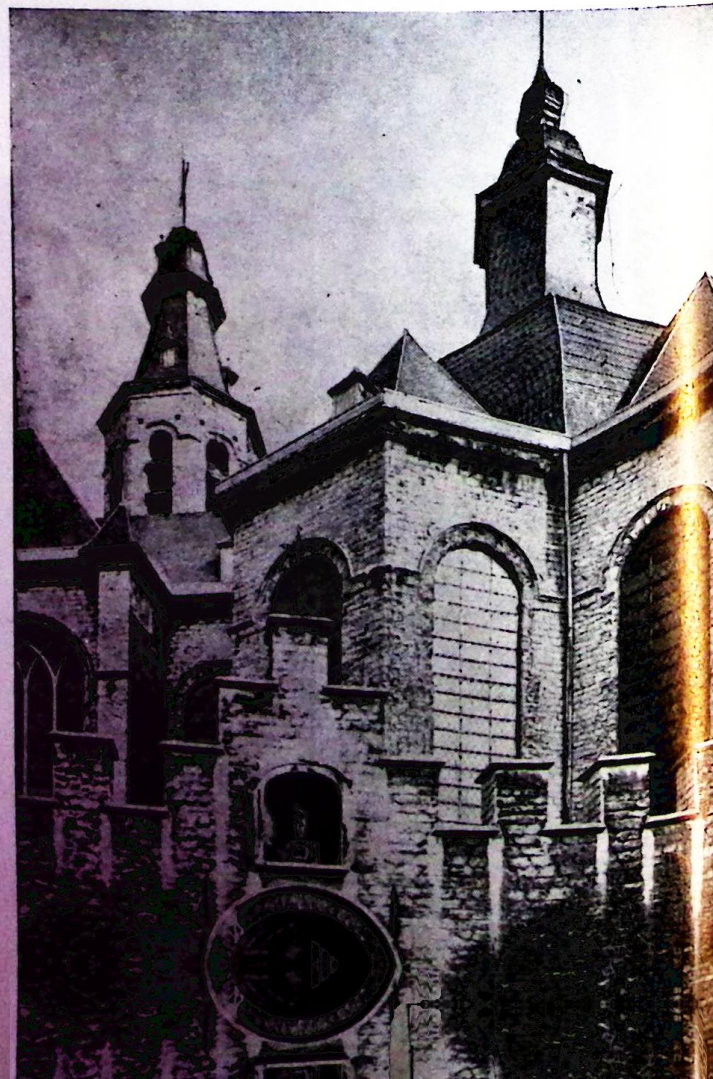
Notre-Dame-au-Lac à Tirlemont rappelle les cathédrales de France.

siècle). Celle de gauche abrite les tombes et les dépouilles des membres de la Maison de Cour et Tassis. Sur l'abside se greffe un sacrarium et réserve eucharistique en pierre finement sculptée (1549). Dans une chapelle élevée en cet endroit en 1504 par les arbalétriers prit place une Madone amenée par bateau d'Anvers, alors simple « quartier brabançon », en 1348. Un pèlerinage s'en suivit.

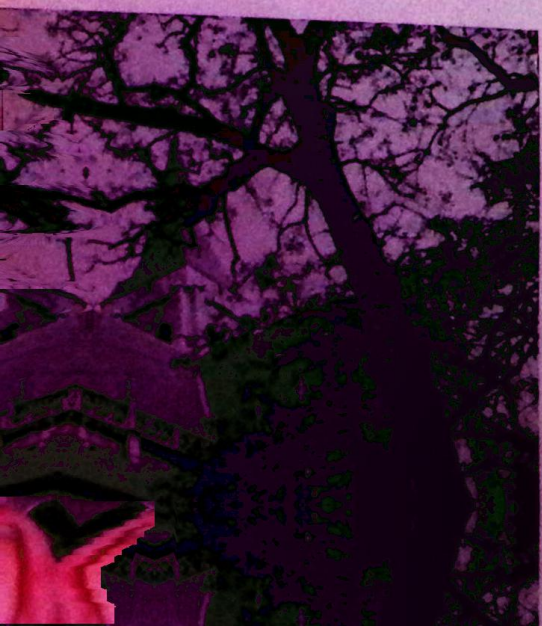
Notre-Dame des Riches-Claires est une jolie construction en briques et pierres de taille (1665) que les Clarisses auraient demandée à Luc Fayd'herbe. On y vénère deux Notre-Dame. L'une provient de Saint-Géry et groupe autour d'elle les membres d'une vieille confrérie bruxelloise, celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs. L'autre, Notre-Dame au Rouge, est très populaire.

L'église de Notre-Dame de Bon Secours, d'un baroque mesuré et charmant, fut d'abord le sanctuaire de l'hôpital de St-Jacques qui accueillait aussi les pèlerins de Compostelle. En l'église Notre-Dame du Finistère (1711) on vénère une Vierge dite du Bon Succès, provenant d'Aberdeen, en Écosse. Le XIX^e siècle a planté sur les hauteurs du côté de Schaerbeek une église imposante, curieuse par la juxtaposition de ses styles. L'état lamentable de l'Église Sainte-Marie appitoie les passants.

Une Sedes du XIII^e siècle trône au milieu du sanctuaire de Notre-Dame de la Consolation de Vilvorde.



Eglise gothique (XIV-XV^e siècle), Notre-Dame de Bonne-Espérance de Vilvorde possède des stalles superbes et d'intéressantes pierres tombales.



D'autre

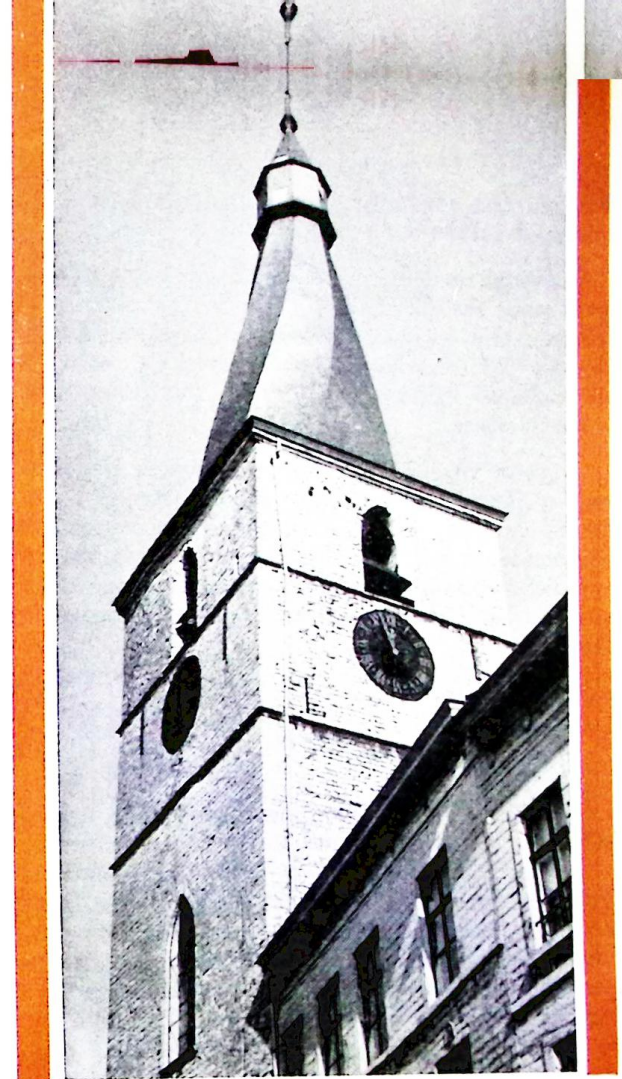
Si le Bruxellois se rendait à pied à Notre-Dame de Hal il allait aussi, de la même manière, à *Alseberg* implorer la « Stella Maris » (Étoile de la mer) et ce depuis le XIII^e siècle. L'église actuelle, souvent remaniée, relève du style ogival secondaire. Une série de toiles (1645) raconte la légende de Notre-Dame d'Alseberg, également racontée de la même manière mais avec plus de talent à l'église St-Piat à Tournai.

Les principales villes brabançonnaises voulurent, elles aussi, posséder leur sanctuaire marial. A *Aarschot*, Notre-Dame est l'église principale de la cité. Cette remarquable collégiale ogivale, d'une belle élévation, est précédée d'une haute tour couronnée d'un bulbe pittoresque que l'on voit aussi dans l'eau tranquille du Démer. Chose rare, l'église possède sa pierre dédicatoire (architecte Piccart — 1338). Le décor mozarabe du chœur est tout à fait charmant. Le jubé tout en dentelles, les stalles dont les miséricordes sont un perpétuel sujet d'étonnement, le lustre en fer forgé de Q. Matseys et le « Pressoir divin » si curieux au point de vue iconographique, retiendront tour à tour l'attention.

La pierre ferrugineuse a également été utilisée pour la construction de l'église Notre-Dame (XIII^e siècle) à *Diest*, plus modeste mais en tous cas plus mesurée que son imposante voisine, la collégiale des Saints Sulpice et Denis.

Notre-Dame-au-Lac à *Tirlemont* offre beaucoup

Notre-Dame de Basse-Wavre.



La tour hélicoidale, de Notre-Dame du Marché à Jodoigne.

d'intérêt au point de vue architectural, surtout l'avant-corps avec ses trois portails sculptés (1360) rappelant les cathédrales de France. L'église n'a pas de nefs.

A *Vilvorde* les deux églises anciennes sont dédiées à la Vierge. La principale, Notre-Dame-de-Bonne-Espérance, gothique (XIV-XV^e siècle) possède des stalles superbes (1663) et d'intéressantes pierres tombales. On y voit aussi une pierre portant l'inscription pariétale (Adam Gherus, 1384). Notre-Dame de la Consolation, formée d'une nef gothique (1646) et d'une partie rayonnante, baroque (1663-1671), est desservie par les Carmélites. Un clocher octogonal sur base carrée et une coupole hexagonale dessinent l'ensemble. Notre-Dame de la Consolation, une Sedes du XIII^e siècle richement parée, trône au milieu du sanctuaire.

Un clocher tordu donne son caractère à Notre-Dame du Marché à *Jodoigne* (XVII^e siècle), qui abrite le cénotaphe d'un comte de Glymes et de son épouse. N'oublions pas Notre-Dame de *Basse-Wavre*, d'origine bénédictine. L'édifice actuel est une reconstruction de de Bruyn, celui-là même qui donna le plan d'ensemble pour la reconstruction de la grand-place de Bruxelles. Notre-Dame de Basse-Wavre, une statue en bois du XVII^e siècle, très populaire au Brabant.

Wallon, fait annuellement son « Grand Tour » au milieu de milliers de pèlerins.

La vierge titre une multitude de *sanctuaires ruraux* qu'il serait fastidieux de nommer ici. Parmi les plus remarquables au point de vue architectural il y a Hérent; Lombeek-Notre-Dame; Kessel-Lo, ancienne abbatale de Vlierbeek; Bellingem, monastique elle aussi, Gaesbeek...

Le culte voué à la Vierge est souvent plus fervent et plus émouvant dans les sanctuaires plus modestes, dans les chapelles campagnardes surtout, si nombreuses et si joliettes en notre beau pays brabançon. Elles sont plus touchantes encore quand on les accroche aux demeures ou sur un arbre au détour du chemin.

Madones

Quant aux statues elles-mêmes, minuscules ou majestueuses, elles offrent des visages fort différents. La plupart des Madones sont douces et souriantes. Quelques-unes sont plus sévères; d'autres, mais beaucoup plus rarement, minaudières. La Vierge est parfois debout, assise le plus généralement. Les images mariales ont beaucoup évolué au cours des temps. Les Vierges en Majesté se répandirent à la suite des décisions du Concile d'Ephèse. Il s'en trouve à Alsemberg, Hal, Vilvorde, Léau, Diest, Ittre, Louvain (Sœurs Noires, XII^e siècle et Saint-Pierre, 1442). Cette dernière, patronne de l'université de Louvain, a beaucoup souffert de la dernière guerre.

Les Madones gothiques sont plus nombreuses. C'est le cas des Vierges de Jodoigne (1355), Tirlemont (Lac) (1365), Rotselaer (1330), Hérent (± 1500), Perk, Winxsele, Tiel-Notre-Dame. On en met aux portails à Hal, à Huldenberg, à Oplinter, à Tirlemont (Lac). On en connaît même à double face (Marianum), notamment à Léau (1415).

La facture de la Madone subira l'influence italienne au moment de la Renaissance, et deviendra baroque au XVIII^e siècle. Les exemples abondent. Nous préférons, quant à nous, les Vierges modernes, plus dépouillées certes mais plus suggestives.

On conte au sujet de nos Madones et de leurs sanctuaires de bien charmantes légendes. A l'abbatale Notre-Dame d'Affligem on vit la Vierge répondre à l'« Ave Maria » de saint Bernard agenouillé par un sonore « Salve Bernarde ». A Alsemberg, à Wavre, à Scheut elle indique l'endroit où doit s'élever le sanctuaire marial. A Rotselaer, elle pousse même la condescendance jusqu'à remplacer Sœur Béatrice qui folâtre dans la campagne.

Emile POUMON.

Bibliographie

LA COLLEGIALE SAINTE-GERTRUDE DE NIVELLES

par A. MOTTART.

Dans le cadre « mesuré » du site et du ciel de Nivelles — petite ville du Brabant wallon, tapie dans la vallée de la Thines, à 30 kilomètres au sud de Bruxelles — s'élève une imposante église romane : la collégiale Sainte-Gertrude, ancienne abbatale d'un monastère fondé au milieu du VII^e siècle et supprimé à la fin du XVIII^e siècle, lors de la grande tourmente révolutionnaire.

A la fois centre géographique, foyer de vie spirituelle et joyau artistique de la cité, dont elle fut d'ailleurs la cellule génératrice, la collégiale confère au paysage urbain, dans lequel elle s'enclasse admirablement, toute son unité. Fièrement plantée au milieu de la Grand-Place — sous laquelle convergent sept chaussées qui font du vieil édifice le centre d'une importante étoile routière —, la puissante abbatale, dégagée depuis le bombardement et l'incendie du 14 mai 1940 des maisons qui s'y étaient accolées, attire irrésistiblement les regards.

Cette église a été longtemps traitée en parent pauvre et, encore aujourd'hui, il y a bien des ouvrages d'histoire de l'art qui ne daignent même pas la mentionner. C'est l'incendie de mai 1940 qui, en donnant l'occasion d'entreprendre des fouilles d'une ampleur exceptionnelle et de restaurer sur une vaste échelle la collégiale meurtrie, attira sur elle l'attention du grand public, aussi bien que l'intérêt du monde savant.

Depuis lors, malgré les découvertes archéologiques et les travaux de restauration, l'église n'a pas encore été le thème d'une étude d'ensemble.

Chose inexplicable, il n'existe, en langue française, aucune monographie archéologique de la collégiale.

Le livre intitulé « La Collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles » (Editions « Les Archers » à Nivelles), publié par A. Mottart, qui comporte une illustration abondante — photos, croquis, dessins, plans — de toute première valeur, comble de façon heureuse cette lacune.

Il n'a qu'une prétention : aider tous ceux qui, impressionnés par les amples volumes et l'austère majesté de la collégiale, mais quelque peu déroutés par sa complexité apparente, désirent visiter ce monument si peu connu, bien qu'il constitue l'une des plus fidèles et des plus émouvantes évocations de notre rude Moyen Age.

Dans la conclusion de sa magistrale monographie, l'auteur exprime avec foi un vœu qui lui est cher : « Longtemps avant les splendeurs de l'art gothique et de l'art baroque, la Belgique avait assisté à l'éclat et à l'épanouissement d'un art remarquable dont les réalisations austères et grandioses furent souvent bouleversées par l'apport des siècles suivants. Dès lors, n'a-t-on pas le devoir sacré de rendre — sans tarder — toute sa valeur expressive et esthétique à cette puissante création de l'art roman qu'est la collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles ? ».

MIDIS DU TOURISME

3 février.

Kasteel van Gaasbeek,

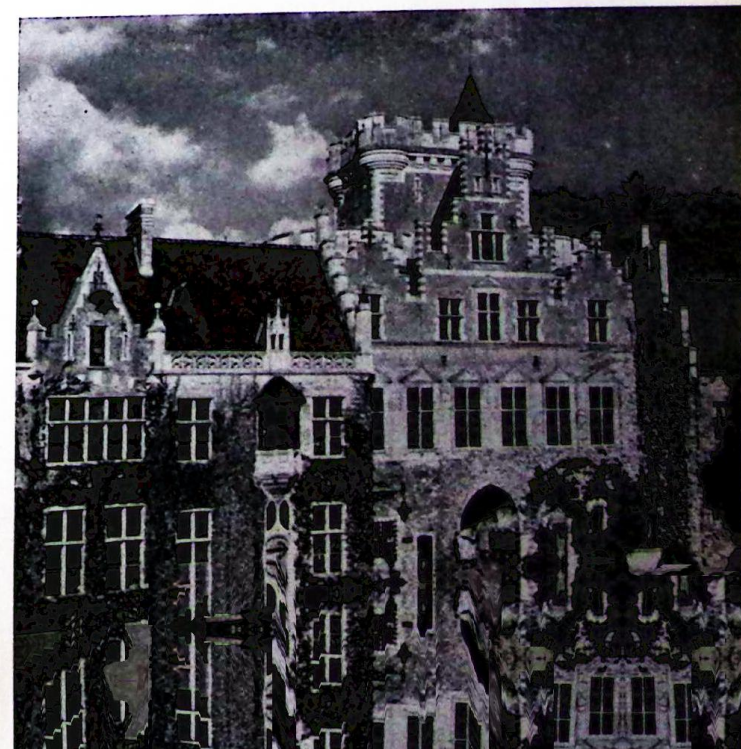
zijn groots verleden en
zijn toekomst

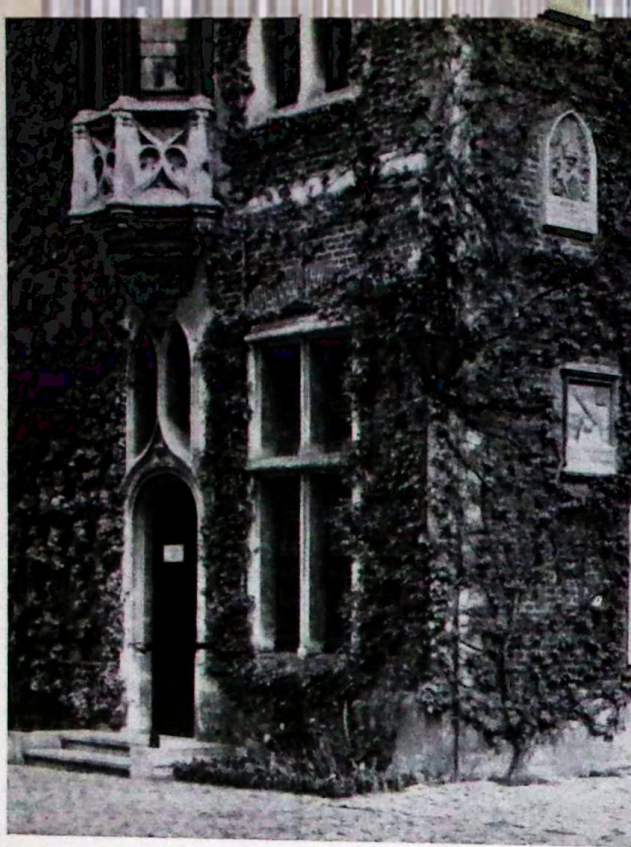
par M. G. RENSON,
docteur en Histoire,
conservateur du château de Gaasbeek.

A U même titre que nos altières et impavides cathédrales, que nos vénérables et éblouissantes collégiales ou que cette longue mais combien émouvante théorie d'églises abbatiales, décanales, paroissiales et de chapelles rurales ou votives qui tapissent nos régions et ont acquis, tant sur le plan culturel qu'humain, des droits imprescriptibles au respect, à la vénération et à l'admiration, nos châteaux, qu'ils revêtent l'austère et rébarbative carapace de nos forteresses médiévales, qu'ils se drapent des atours séduisants, affriolants, parfois même tapageurs, de nos riches demeures princières ou qu'ils perpétuent, contre vents et marées, sous les formes souvent fragiles d'humbles gentilhommières et de maisons de campagne sans prétention, un héritage lourd de gloire, de sacrifice et d'héroïsme, tous nos châteaux, des plus majestueux au plus effacé, du plus cosu au plus dénué, ont une histoire à nous conter, ont un témoignage à produire, ont des quartiers de noblesse à exciper qui, en même temps qu'ils nous éclairent sur l'art de bâtir de nos ancêtres, nous initient aux conditions de vie politiques, économiques et sociales, des siècles révolus et assurent, au-delà des guerres, des révolutions ou des cataclysmes, cette solution de continuité dans notre civilisation qui permet à notre génération, fortifiée par le legs prestigieux et fécondant du passé, de se tourner résolument vers ses objectifs d'avenir et d'asseoir, dans un sol pétri d'humanisme, amendé et fertilisé par les valeurs spirituelles les plus pures comme les plus authentiques, les fondations de notre monde de demain.

A évoquer, pour nous limiter strictement au Brabant, les seuls noms de Horst à Rhode-Saint-Pierre, de Ter Heyden, à Rotselaar, du Steen à Elewijt, de Beaulieu à Machelen, de Bouchout à Meise ou encore ceux de Grand-Bigard, de Beersel, de Braine-le-Château et de Rixensart, on devine aisément la somme prodigieuse de révélations qui viendraient grossir, étoffer et étayer l'histoire de nos institutions tant centrales que régionales, tout comme l'étude du cheminement de la pensée humaine, élaborée à travers le prisme de nos châteaux, car chacun d'entre eux — et ils sont encore plus de trois cents en Brabant à témoigner publiquement de leurs attaches séculaires — abrite, en son sein, pour qui sait l'interroger, un fragment précieux de notre histoire, non seulement de celle qui gravite autour de ces machinations machiavéliques, de ces complots séditieux ou de ces conflits d'hégémonie, mais encore, et surtout, peut-être, de celle qui suit pas à pas le déve-

Le château-musée :
haut lieu de l'humanisme européen.





Cour intérieure : détail de style.

nisme entre la féodalité et le pouvoir communal, avide de s'affranchir de toute tutelle. Latente au début, la crise atteignit sa phase aiguë lorsque Sweder d'Abcoude, personnage dévoré par l'ambition prétendit étendre sa domination sur plusieurs villages relevant de l'ambition de Bruxelles, suscitant l'opposition implacable et irréductible d'Everard t Serclaes, échevin de Bruxelles et bouillant autant qu'impavide défenseur de nos droits communaux. Attiré dans un guet-apens, affreusement mutilé par des spadassins à la solde du cruel maître de Gaasbeek, ce héros paya de sa vie sa trop grande probité. Si cet holocauste est encore cité de nos jours comme l'un des plus poignants et des plus émouvants exemples de don total, gratuit et sans retour, pour que survivent nos droits les plus chers, nos libertés les plus sacrées, le sadisme et la bestialité ignominieuse avec lesquels l'attentat fut perpétré, soulèvent la population bruxelloise, écoeuvrée par tant de bassesse et de vilénie et qui entendit, en saccageant le château, laver dans le feu et le sang, cette souillure, cette flétrissure morale qui se doublait d'un crime abominable contre les principes humanitaires.

Possession des de Hornes-de Baucignies, de 1434 à 1565, la baronn'e é'endit bientôt sa juridiction à quinze villages et Martin de Hornes avait déjà largement entamé son programme de reconstruction du château pour l'adapter au goût du jour et lui conférer cet aspect aisé, confortable, voire grandiose, qui caractérisait les demeures de la Renaissance, lorsqu'assailli par ses créanciers et grevé de dettes, il dut consentir à la vente de ses biens qui furent adjugés, le 4 octobre 1565, pour 210.050 florins carolus, à Lamoral d'Egmont, ce stratège aussi brillant que distingué, héros de Saint-Quentin et de Gravelines, défenseur farouche de nos libertés, incarnation de cet esprit de résistance aux avanies aberrantes que subissait stoïquement, face à l'occupant espagnol, notre peuple mortifié dans sa chair et dans son cœur, ce martyr qui mourut bravement en 1568 et qui revivifia, par son immolation, ces valeurs mora-

les, foulées, piétinées et violées par des potentats sans scrupules. Après sa mort, ses biens furent confisqués au profit de la Couronne et sa veuve, Sabine de Bavière se retira avec ses enfants à l'abbaye de la Cambre avant de réintégrer le château, en 1615. Après avoir été géré successivement par Philippe d'Egmont, fils de Lamoral, par sa veuve, Marie de Hornes et leur nièce Sabine, le bien passa, en 1615, entre les mains de René de Renesse, comte de Warfusée qui ne ménagea ni son temps, ni son argent en vue de l'embellissement du domaine, le dotant notamment d'un jardin d'agrément, enrichi de terrasses, d'un pavillon de plaisance d'une discrète élégance et d'une chapelle dédiée à sainte Gertrude qui resta longtemps un lieu de pèlerinage très couru.

C'est ce même de Renesse qui, quelques années plus tard, ternit sa réputation en faisant assassiner La Ruelle, bourgmestre de Liège, par la soldatesque espagnole, ce même de Renesse sur lequel devait s'acharner, jusqu'à ce que mort s'ensuive, la populace liégeoise. Pillé par les troupes françaises en 1675, ravagé à nouveau en 1691, le château offrait le spectacle d'une ruine lamentable lorsqu'il échut, en 1695, à Louis-Alexandre Schockaert, du comté de Tirimont, ce seigneur qui, tout auréolé de ses titres de conseiller de Charles II, membre du Conseil d'Etat et du Conseil Privé et de surcroît, ministre plénipotentiaire lors de la signature du Traité de Rijswijk (1697), insufflera une vie nouvelle au château menacé de sclérose et d'étouffement, et préfigurera ce siècle des Arconati-Visconti (1796-1923) qu'inaugurera, de bien plaisante façon, ce Paul Arconati-Visconti (1796-1821) dont la mégalomanie, l'exhibitionnisme tapageur et les mille excentricités défrayeront la chronique mondaine. Elevé par Napoléon, le 26 avril 1800, à la dignité de maire de Bruxelles, fonction à laquelle il renonça très vite, pour raison de santé, membre, en 1804, du conseil municipal de Bruxelles, ce personnage étrange, sinueux, fantasque, se paya le luxe d'entretenir, en sus de son domaine de Gaasbeek — qu'il orna, en 1806, d'un arc de triomphe élevé en l'honneur de Napoléon et que l'on peut encore admirer de nos jours — des propriétés aussi fastueuses que cet hôtel de la rue de la Régence qui devint, par la suite, le palais du comte de Flandre ou encore cette magnifique Maison du Roi, un des bijoux architecturaux de notre

Dans les jardins : une vieille fontaine italienne.



Le pavillon de plaisance (1622).

vateur, d'abord à M. Georges Lockens, qui fut le patient et infatigable « défricheur », qui ne ménagea ni ses forces, ni ses peines pour extraire du fatras quasi inextricable d'archives qu'il avait recueillies, le « pedigree » de chaque pièce ; à M. Gaston Roelants, ensuite, qui concrétisant cette maxime de Georges Duhamel : « Conserver, c'est créer », décuplant, oserait-on dire, ses talents pour tant prodigieux pour revaloriser le domaine, d'une superficie de près de 42 hectares, et métamorphoser le musée en un foyer vivant et incandescent d'art et de culture, M. Gaston Renson, dont l'audace se tempère de prudence, le dynamisme de circonspection, le ly-

Grand-Place, qu'il restaura avec un goût très sûr, ce Paul Arconati qui prodigua ses encouragements et ses deniers aux artistes et écrivains de l'époque, ce patricien raffiné jusqu'à la préciosité qui drainait les foules férues de spectacles chatoyants et colorés chaque fois qu'il descendait au cœur de la ville ou qu'il parcourait les luxuriantes frondaisons de l'Allée Verte, tout nimbé de l'immense prestige que lui conférait son pittoresque carrosse tiré par six fringants chevaux, ce mondain farfelu qui semblait se prélasser dans le voisinage des grands et qui pourtant, comme touché par la grâce, acheva sa vie, tel un ermite, dans l'immense solitude de Gaasbeek, confiant sans doute ses dernières volontés, sinon son désenchantement, aux austères et vénérables murailles qui abritaient sa retraite.

Désormais, d'abord, sous l'Egide de Guiseppe Arconati-Visconti (1821-1873), ardent patriote italien qui offrit l'hospitalité à ses amis en exil au nombre desquels nous relevons des noms aussi illustres que Jean Arrivabene et Silvio Pellico, puis sous la tutelle de la marquise d'Arconati-Visconti, née Maria Peyrot, qui ouvrit la porte du château à des Pirenne, Buls, Hymans, Maeterlinck et bien d'autres figures de proue du monde des arts, des sciences et des lettres et qui n'hésita pas à consacrer la bagatelle de 1.200.000 francs à la restauration du manoir, restauration dirigée par le peintre-architecte-décorateur Charles Albert où s'afficha, hélas, le romantisme exécrationnel inspiré de l'enseignement d'un Viollet-le-Duc, le domaine de Gaasbeek deviendra un des réceptacles les plus scintillants de la culture et de l'humanisme européens avant de se muer, après la donation du château, en 1921, à l'Etat belge, en un fascinant musée qui dispense, aujourd'hui plus qu'hier et moins sans doute que demain, l'étourdissant faisceau de ses trésors inestimables.

Car l'ambition de M. Gaston Renson est à la mesure des richesses dont il est, à la fois, le dépositaire et l'administrateur. Succédant comme conser-

risme d'un sens inné des réalités, entend prolonger et développer l'œuvre de ses prédécesseurs, pour renforcer la position « imprenable » qu'occupe le château-musée comme haut lieu de l'humainisme européen.

Pour actualiser ce noble objectif il reste à aplanir bien des difficultés. L'afflux exceptionnel de visiteurs enregistré ces derniers temps — plus de cinquante mille touristes dénombrés au cours de la saison 1963, plaçant Gaasbeek au premier rang de nos musées nationaux, pose d'une manière cruciale le problème de l'accueil ainsi que de l'adaptation des principales routes d'accès, aux exigences et aux impératifs créés par l'intensification constante du trafic automobile. Déjà, un vaste parking, est sur le point d'être aménagé à proximité immédiate du château proprement dit, tandis qu'une équipe de spécialistes s'affaire dès à présent, à rafraîchir les abords du castel et à accroître, à multiplier notamment, par la création de promenades nouvelles et l'installation de bancs rustiques, les charmes de l'admirable parc où trônent, en de majestueuses enfilades, les hêtres séculaires, de ce parc où la nature s'ingénie à improviser, au gré des saisons, d'éblouissantes symphonies de formes et de couleurs, où se calfeutre encore une vieille fontaine italienne, en marbre blanc, formée de plusieurs vases superposés, petit chef-d'œuvre de grâce et d'élégance, objet de la sollicitude toute spéciale du dynamique maître de céans. Epinglons, enfin, parmi les toutes récentes réalisations à porter à l'actif du conservateur l'édition d'un dépliant, en quatre langues, judicieusement illustré et d'une présentation impeccable ainsi que l'extension de ce régime « quadrilingue » à tous les écritaux, étiquettes et pancartes destinés à guider et à éclairer le public.

Conférence portée didactique, l'exposé de M. Renson fut aussi et surtout un entretien à cœur ouvert, une leçon d'optimisme et d'enthousiasme raisonnés en même temps qu'un exaltant acte de foi en l'avenir.

Y. B.

LE BOWLING

Sport familial
d'hiver

A LA CONQUÊTE DU BRABANT

POUR celui qui n'est pas initié, le bowling est à la fois quelque chose d'extrêmement ripoliné et d'aussi aseptisé qu'une touriste américaine arrivant à la conquête de l'Europe, et quelque chose de monstrueux en ce sens qu'il apparaît comme une anticipation inquiétante d'un mode de vie qui sera sans doute celui de nos enfants.

Une fois cette première impression assimilée, on s'y fait, comme on s'est fait à l'image parlante lors de l'entrée, somme toute récente elle aussi, de l'image télévisée dans nos foyers. On se fait à ce roulement de tonnerre que provoque l'écrasement des quilles lorsque la plupart des pistes sont occupées; on se fait à ces yeux lumineux — un pour chaque quille descendue — qui ornent ces sortes d'âtres contenant les dix quilles en formation de jeu; on se fait à cette couronne qui s'allume quand les dix quilles en bois d'érable dur sont abattues en un seul « strike », c'est-à-dire dès la première boule; on se fait à ces bouches qui viennent cracher les boules renvoyées à vous avec un bruit de déglutition; à ces tables de marque surmontées de projecteurs en forme de moteur de crisscraft, lesquels éclairent la tablette et renvoient l'image

des cartes de scores sur un écran occupant toute la largeur de l'aire de jeu: ce système permet au non-joueur de suivre les résultats au cours d'une compétition... et d'assister à un étrange jeu d'ombres chinoises, un jeu de mains noires qui écrivent nerveusement; on se fait à cet écran de télévision montrant des enfants jouant dans la nursery du bowling, tandis que leurs parents, eux, jouent sur les pistes tout en les observant...

Un phénomène familial qui a traversé l'Atlantique.

Car c'est cela le « phénomène bowling »: un phénomène familial, qui s'est développé aux Etats-Unis d'abord, puis dans certains pays européens tels que l'Allemagne et l'Angleterre, et en Scandinavie.

Voulez-vous une progression chiffrée? Les Etats-Unis comptaient deux mille « quilleurs » recensés en 1895 et on estime à 13.000 le nombre des joueurs non licenciés à l'époque. En 1920, le million était quasi atteint. En 1932, on passait le cap des cinq millions et, en 1943, celui des seize millions! Et aujourd'hui? Trente millions de citoyens américains « bowlent ». Ils ont à leur disposition plus de 130.000 pistes! Une firme telle que Brunswick, qui a installé 70 % des pistes en service Outre-Atlantique, fabrique annuellement environ quatorze millions de quilles et un million de boules de bowling. C'est dire que les forêts d'érable d'Amérique du Nord ont été très éprouvées par l'« industrie du bowling », car de bonnes pistes et de bonnes quilles doivent, nous a-t-on affirmé être partiellement façonnées dans ce bois. Si bien qu'il a fallu se rabattre sur les immenses forêts du Canada!

« Il y a environ cent quatre-vingts millions d'habitants aux Etats-Unis et



Les handicapés physiques peuvent jouer au bowling, ce qui est excellent pour leur moral et leur psychologie. En voici quelques-uns photographiés au Quai au Foin au cours d'une après-midi qui leur avait réservée au bowling.

Photo « Le Soir » - Bruxelles.

deux cent millions en Europe Occidentale, déclarait récemment un des deux magnats américains du bowling, et il est évident que le bowling se développe aujourd'hui en Europe à un rythme beaucoup plus accéléré qu'il ne l'a fait aux Etats-Unis quand on l'y a lancé. Etant donné l'élévation constante du niveau de vie de l'Européen et son besoin grandissant de distractions nouvelles, nous nous attendons à un succès retentissant du bowling en Europe, succès qui n'aura rien à envier à celui enregistré aux Etats-Unis au cours des huit dernières années ».

De l'enthousiasme des Américaines...

On attribue à l'enthousiasme des femmes américaines (dix millions cinq cent mille femmes pratiquent ce sport là-bas) une bonne part dans l'essor du bowling. Les Américaines ont, en effet, pris l'habitude de se retrouver dans la journée au bowling pour y prendre le thé... et pour essayer, en quelques parties, de conserver leur ligne! Un spécialiste estime que le bowling est « un sport qui permet aux femmes de lutter avec les hommes à forces égales: elles compensent leur infériorité athlétique par un style plus naturel et un sens du jeu nettement supérieur ».

Allez le lundi midi à l'ancien Stadium de Bruxelles, transformé en bowling, et vous verrez à l'œuvre le

personnel féminin des postes américains de la capitale. Ces jeunes femmes sont groupées en « league ». Le lundi après-midi, ce sont les hommes américains de Bruxelles qui s'affrontent...

... à l'invention du « Pinsetter ».

Mais cet engouement féminin n'est pas seul responsable de l'essor de ce sport. Il y a eu, en effet, un perfectionnement technique qui est venu redonner une impulsion nouvelle au jeu de quilles de nos grands-parents.

« On s'imagine souvent — et à tort — que le bowling est un jeu tout nouvellement importé d'Amérique, explique l'historien du bowling. Des quilles ont été retrouvées dans des sarcophages égyptiens d'enfants enterrés en l'an 5.200 avant notre ère. Les Grecs considéraient déjà le jeu de boules comme un sport très salutaire et ils le pratiquaient dans les gymnases. Oribase, médecin grec qui vécut aux environs de l'an 325, distinguait cinq sortes de boules. Sous César, les Romains jouaient aux quilles, jeu qui est resté populaire en Italie où il se pratique encore sous le nom de « Bocce ». Les quilles, au troisième siècle, apparaissent en Allemagne sous forme de pratique religieuse: elles représentaient le péché et les ennemis de l'Eglise. Les fidèles réussissant à abattre

A l'occasion de l'inauguration d'un bowling au cœur de la Marolle, et dans le but de mieux faire connaître le travail qu'il est possible de réaliser auprès des jeunes d'un quartier populaire, l'A.S.B.L. « Club de Jeunesse » a tenu récemment une réunion d'information à laquelle assistaient diverses personnalités politiques et judiciaires. C'est le procureur du Roi lui-même, M. Charles, qui inaugura la nouvelle piste sous les regards amusés (et complices) du comte de Launoit et de M. Paul Pirlot de Corbion, directeur du club.

Photo Belga.



les quilles étaient considérés comme ayant une âme pure... ceux qui les manquaient étaient en état de péché ! Cette coutume devint peu après un jeu récréatif. Les quilles apparaissent ensuite en Hollande, puis en Angleterre et en France. Praticué par des colons hollandais en Amérique au XIX^{me} siècle, le jeu reçut le nom de « Bowling ». On jouait, alors, avec neuf quilles disposées en carré. Interdit par la loi pour abus de paris d'argent, le bowling cessa d'être un jeu pour devenir un sport joué alors avec dix quilles placées en triangle, comme aujourd'hui.

Ceci dit, il convient de préciser que le jeu de quilles n'était guère répandu en notre siècle mécanisé... siècle mécanisé qui n'avait cependant pas réussi à supprimer les « servants » ou « pin-boys » dont le rôle (payant) était de remettre les quilles en place après chaque envoi de boule.

« Ce n'est cependant pas faute d'avoir cherché, explique un ingénieur à ce sujet. Mes collègues américains y arrivèrent en 1905, mais la machine pesait neuf tonnes et son volume correspondait à celui d'un appartement d'une pièce ! Il fallut attendre les années 50 pour voir la mise au point par deux firmes américaines du « pinsetter » ou ramasseur de quilles automatique. Il pèse aujourd'hui une tonne, comprend 2.800 pièces et est pourvu d'un cerveau électronique tenant lieu de détecteur et commandant la machine ».

Chaque piste se termine par un « pinsetter », dont le mécanisme complexe n'apparaît pas aux yeux du public. Il faut aller dans les coulisses du bowling pour le voir en action, récupérant les quilles, les redistribuant et les remettant en place en formation triangulaire. En réalité, chaque piste possède deux jeux de quilles, de manière à accélérer encore la remise en place, le second étant déposé tandis que le premier est redistribué.

« Les établissements de bowling ont suivi cette double évolution sociale et technique, m'a dit un architecte. Ils ont mis différents services annexes à la disposition des familles qui « bowlent ». Aux Etats-Unis, certains de ces établissements sont devenus de véritables villes avec magasins, supermarchés, restaurants, salles de cinéma, nurseries, salles de billard (sport qui trouve là un regain d'activité). Le Texas possède un bowling pourvu d'une piscine et d'un terrain d'aviation avec parking gratuit ! Sans jouer de ces derniers perfectionnements texans, les bowlings européens et, en particulier, les quelques grands qui sont en fonction en Belgique, ne le cèdent en rien aux bowlings américains, tant par la qualité du matériel que par les services annexes. On commence aussi, chez nous, à aménager une ou deux pistes dans les caves de nouveaux buildings. Et pourquoi pas ? Savez-vous qu'aux Etats-Unis toujours, se déroulent des championnats entre des équipes constituées par les membres mêmes d'une seule famille, mais aussi entre différentes familles du même quartier ? Pour-

quoi ne verrait-on pas, ici, où le mode de vie américain est assez souvent envié et copié, une telle pratique se développer au sein même d'une immense de rapport ou d'une résidence ? ».

Un sport qui ne disperse pas la famille.

Et nous revoici au cœur même du problème : pourquoi le bowling a-t-il pris soudain ce caractère familial ? J'ai posé la question à différents moniteurs. Leurs réponses peuvent se résumer ainsi :

« Tout simplement parce que c'est un sport que l'on peut pratiquer en famille. Le football, par exemple, ou le basket sont pratiqués par l'un ou l'autre des membres de la famille. Ce sont des sports qui divisent la cellule familiale. Ici, ils viennent ensemble, jouent ensemble, se délassent ensemble... et la cellule familiale demeure intacte. En outre, c'est un sport que tout le monde peut pratiquer : il ne demande ni aptitudes ni qualités particulières ; on en assimile les rudiments en un minimum de temps pour arriver très rapidement à un jeu convenable. Même joué en compétition, il ne demande pas de préparation physique importante. Quelqu'un qui souffre du cœur y trouve un délassement et même des handicapés physiques peuvent jouer ».

Un moniteur m'a montré une lettre signée par M. Victor Boin et par le docteur A. Tricot, respectivement président et secrétaire général de la Fédération sportive belge des handicapés, dont le siège est à l'hôpital Brugmann, envoyée à M. Paul Katz à la suite d'une après-midi passée par des handicapés au bowling du Quai au Foin à Bruxelles.

Eux-mêmes et les dirigeants de la F.S.B.H. ont compris immédiatement, à travers la chaleur de votre accueil et les attentions de tout le personnel, qu'ils avaient trouvé de nouveaux amis prêts à les aider à développer ce mouvement sportif tellement utile sur le plan moral et psychologique. L'intérêt que nos membres ont trouvé dans la pratique de ce nouveau sport ne pouvait être mieux traduit qu'en écoutant leurs questions au sujet de possibilités de continuer à s'y adonner ».

En Australie, on est même allé plus loin dans ce domaine des handicapés physiques. Chaque matin, des aveugles de Perth se réunissent pour jouer au bowling. Accompagnés de leurs chiens, ils se disputent chèrement la partie. Leur sens tactile étant très développé, ils se corrigent à chaque coup et atteignent de bons résultats. Le plus fort joueur du groupe est une femme de 60 ans jusqu'à présent imbattable !

Une initiation simpliste.

Qui ne pourrait, après cela, jouer au bowling ? L'initiation en est relativement simple. Elle comporte deux volets : une partie théorique inculquée par une méthode audio-visuelle, avec projection de films montrant les mouvements au ralenti et décomposés, et



Toute concentrée, Maman s'initie sous l'œil attentif de son fils... qui, à droite, avec de petits amis, avait lié connaissance avec les grosses boules !...



une partie pratique... sur le terrain même, boule à la main. Après avoir appris ce qu'est un « strike », un « spare », un « split », un « baby split », un « trou », une « marque », un « double », un « triple », on prend contact avec la piste, avec l'« approche », le « mordu » et la « gouttière », avec la manière de l'aborder et de prendre en main, au bon écartement des doigts, la boule, dont le poids varie de 4 kg 500 à 7 kg 300.

« Savez-vous, m'a confié un moniteur, que le fils du concierge, qui a sept ans, parvient à faire des scores étonnants avec une boule de 4 kg 750 ? Il réa-

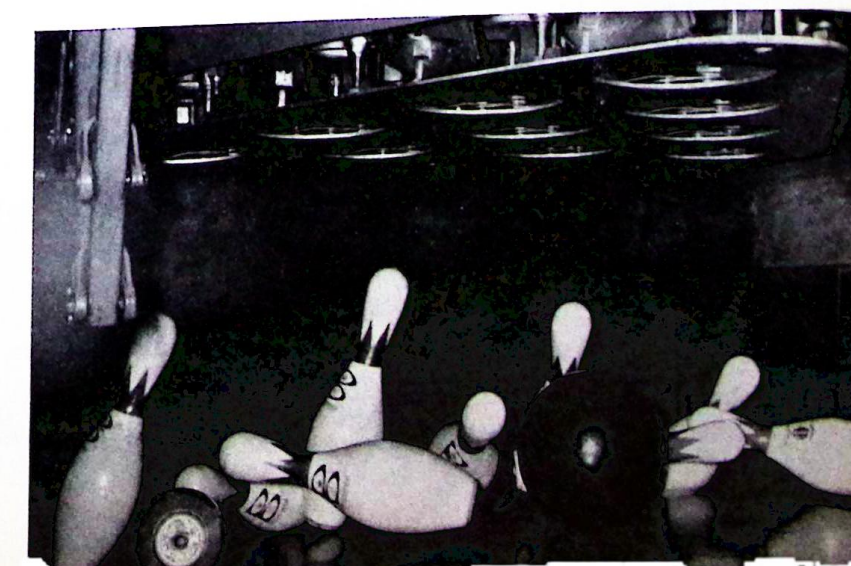
lise 100 à 145 points, ce qui constitue le score d'un adulte après 6 ou 7 mois de pratique ! Ce qui prouve bien qu'il ne faut guère d'aptitudes spéciales pour jouer convenablement au bowling ! » (*).

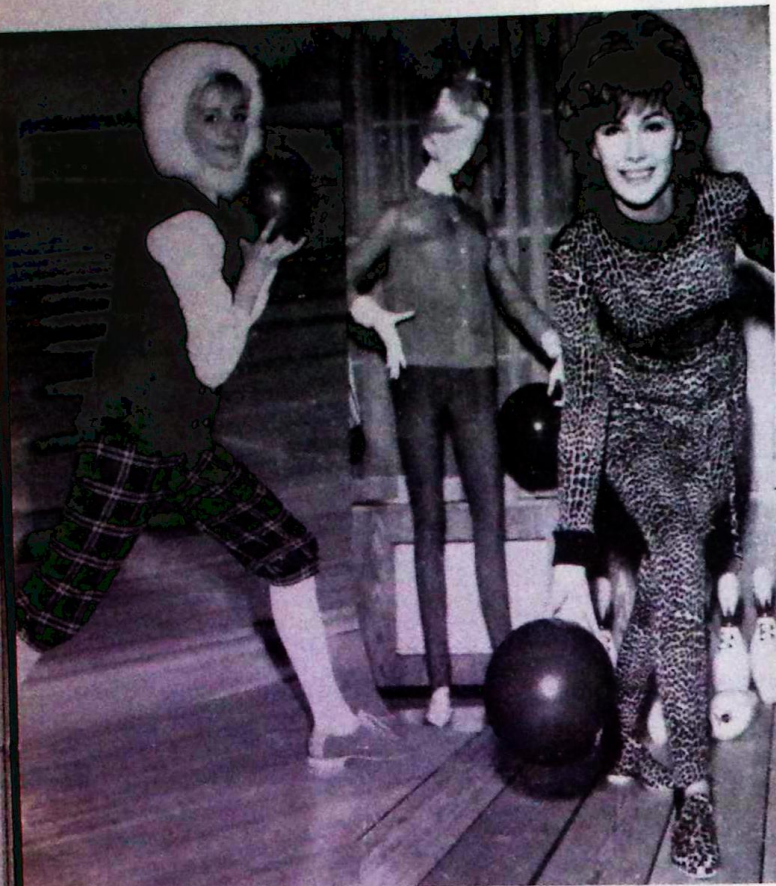
Et puis, il est certain que les jeunes s'intéressent de plus en plus au bowling. Deux écoles de Bruxelles ont même un cours de bowling à leur programme : Gatty de Gammont et le Lycée de Molenbeek-Saint-Jean ! Beaucoup de jeunes vont au bowling avec

(*) Le score maximum est 300 points. Le meilleur score belge serait actuellement 269 points.

Une jeune débutante qui ne manque pas d'allure...
... Ni d'adresse !

Photos : M. Hombroeck.





La mode n'est pas absente du bowling et l'établissement est le lieu idéal, aux yeux de certains créateurs de vêtements sportifs, pour la présentation des modèles.

Photos Belga et Keystone.

l'accord de leurs parents, qui savent où les joindre, c'est-à-dire dans des cercles privés où l'on ne débite pas d'alcool. Les jeunes s'adaptent merveilleusement à ce sport, qui constitue un dérivatif à leur énergie. Ils commencent à former des « leagues », comme les adultes qui savent déjà jouer.

L'avenir dans les « leagues », ces « chochetés » du bowling.

« L'avenir réside dans les leagues, m'a expliqué le directeur d'un établissement de bowling. Pour différentes raisons qui représentent, pour les joueurs, de véritables avantages : ils disposent des pistes et des moniteurs ; on leur concède des diminutions de prix ; ils participent aux remises de trophées ; leurs scores sont comptabilisés. Pour nous, ce système répond partiellement à notre plus grande préoccupation, qui est de remplir les bowlings pendant la journée. En Amérique, les femmes ont la faculté de se rendre au bowling, mais ici cette habitude n'est pas encore prise ».

Dans les dégagements de chaque bowling, chaque league qui y a son siège, possède aussi sa valise. On

y affiche les statuts, les résultats, des coupures de presse... On peut y lire aussi des annonces de ce genre : « Blue Devils lancent un défi à une équipe double au choix ». Chaque league a ses convocations, ses assemblées générales avec ordre du jour, ses élections de bureau, ses « comités de dames »... Sans oublier, bien sûr, ses rencontres, nationales ou internationales, ses compétitions et ses championnats ! Si l'on veut, les leagues, ce sont les « chochetés » du bowling !

« Il s'en forme au sein d'entreprises telles que la nôtre, m'a dit un chef de personnel d'une banque bruxelloise. Nous intervenons dans l'achat de l'équipement : chemises de bowling, insignes, chaussures et valises spéciales, etc., ainsi que dans le budget de la league formée à partir de notre personnel. Pour celui-ci, c'est une distraction saine qui « compense » le rythme accéléré de la vie quotidienne. D'autre part, le temps de travail a modifié les loisirs. Trop de gens mènent une vie infernale pour que les entreprises l'ignorent et ne tentent pas d'apporter un remède à ce problème des loisirs. Pour nous, en outre, la league est un instrument de promotion extérieure ».

Commerce et sport.

Ces leagues fonctionnent dans les différents bowlings de notre pays, qui en compte dix-sept grands. Bruxelles en a quatre grands : le Bowling Brunswick, qui occupe l'ancien Stadium du Quai au Foin, et le Bowling Crosly, boulevard de l'Empereur, qui sont tous deux publics, ainsi que les bowlings Montjoie et Molière, situés à Uccle, qui sont en même temps terrains couverts et clubs privés. La capitale est évidemment dotée de quelques établissements publics qui ont aménagé une ou deux pistes pour leurs clients.

On trouve d'autres grandes installations à Anvers, à Deurne, à Charleroi, à Knocke et à Gand. Tous sont exploités par des sociétés et ont été aménagés par l'une des deux grandes firmes américaines, Brunswick ou A.M.F. (American Machine and Foundry Co), qui ont toutes deux leur siège européen en Suisse — lui-même constitué en vaste entreprise comprenant les départements construction, promotion et relations publiques, fiscalité, problèmes juridiques, comptabilité, opérations et vente.

Cette organisation commerciale de grande envergure est doublée, si l'on veut, d'une organisation sportive internationale fondée en 1952, la F.I.Q. ou Fédération Internationale des Quilleurs, qui est compétente en matière de contrôle et d'approbation des spécifications techniques en ce qui concerne les pistes, les quilles et les boules. C'est la F.I.Q. qui organise les championnats du monde de bowling. Elle groupe une quarantaine de pays à ce jour, dont la Belgique. Il y a chez nous une section bowling à

l'Union belge des quilleurs et l'on peut affirmer déjà que le sport familial d'hiver qu'est le bowling est l'objet d'un accueil chaleureux en Belgique.

Bowling en Brabant.

En fait, les principaux dirigeants du bowling international estiment que ce sport est en mesure de devenir peut-être le jeu n° 1 dans le monde entier. Il faut attendre bien longtemps avant qu'un sport soit considéré comme un des aspects familiers de la vie sociale d'un pays. Il faut qu'il ait ses championnats, qu'il attire le grand public, qu'il passionne les jeunes, qu'il satisfasse les ambitieux. Le bowling, lui, a réussi à conquérir la famille américaine, de son premier à son dernier membre. Il est occupé à conquérir la famille européenne.

« Il est clair que dans la prochaine décade l'accroissement constant de la population mondiale et l'élévation continue du niveau de vie — conséquence d'un revenu industriel sans cesse croissant et d'un revenu familial disponible sans précédent — conduiront automatiquement à une vie à la fois plus saine et plus remplie, affirme un fabricant de matériel sportif. Dans le monde entier, les gens auront de plus en plus de loisirs et pourront ainsi s'adonner plus librement aux sports et aux distractions et profiter plus pleinement des techniques nouvelles mises à leur disposition dans les domaines de la médecine, de la science et de l'éducation ».

A présent, il vous reste à choisir une boule à votre mesure... et à choisir auparavant un établissement de bowling dans votre voisinage. Outre ceux que nous avons cités plus haut pour l'agglomération bruxelloise, le Brabant en compte toute une série d'autres : à Genval, avenue du Lac ; à Waterloo, 16, avenue

Belle-Vue ; à Louvain, 89, rue de Namur ; à Lembeek, 209, chaussée de Mons ; à Merchtem, 35, rue de l'Etuve, ainsi qu'au lac d'Overmeire.

Vous voyez donc que notre province commence à s'ouvrir très sérieusement au bowling...

La mort du petit artisanat.

« Tout cela est bel et bien, diront les grincheux. Vous avez commencé en nous parlant de monstruosité climatisée et d'inquiétante anticipation. Et puis, voici en plein éloge du bowling. Il y a tout de même un revers à cette médaille. Tout ce luxe, toute cette organisation digne du Charlot des « Temps Modernes », tout ce conditionnement psychologique auquel, soit dit en passant, vous participez en ce moment par la plume, tout cela ne vous fait-il donc pas regretter les quilles de papa ? ».

Vous savez, cher lecteur, chère lectrice, qu'on raconte actuellement beaucoup d'histoires amusantes dans lesquelles on fait parler les objets entre eux. Mon confrère Noctuel a même publié un recueil d'histoires de ce genre sous le titre « La Vie en Chose ». Le bowling y a sa place sous cette forme-ci : « une vieille quille contemple un bowling et constate, désabusée : « Décidément, c'est bien la mort du petit artisanat... ».

Eh oui, qu'on le veuille ou non, le bowling a sonné la mort du jeu de quilles de papa ! J'aime trop l'artisanat pour faire ici l'apologie du bowling : mon propos était avant tout de passer en revue les différents aspects de ce « phénomène bowling » qui se développe chez nous, qu'on le veuille ou non, un peu à la manière dont le phénomène télévision s'est brusquement amplifié ces dernières années.

Robert GOFFAUX.

MIDIS DU TOURISME

BUFFET : 12 heures — CONFERENCE : 12 h 30 à 13 h 30

2 MARS 1964

« La Chaussée Brunehaut », par Marc MARIEN, conservateur-adjoint aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (diapositives en couleurs).

6 AVRIL 1964

« Promenade à Waterloo », par Théo FLEISCHMAN, président-fondateur de la Société d'Etudes Napoléoniennes.

SOIRÉES DU TOURISME

CONFERENCE : 20 à 21 heures

12 MARS 1964

« Op verkenning naar de Elzas en de Vogezen », par V.T. VANACHTER (diapositives en couleurs).

9 AVRIL 1964

« Les Châteaux de Bruxelles », conférence dialoguée par Yvonne du JACQUIER, archiviste-conservateur du Musée Charlier, et Marcel BALOT, président de la Commission du tourisme du R.A.C.B. (projections).

SOIRÉES DU TOURISME

16 janvier 1964.

LEAU

par M. Claude FRANÇOIS

QUEL que soit l'angle sous lequel on l'aborde, Léau, cité prestigieuse, fantasmagorique, presque irréaliste, enfouie aux confins de cette Hesbaye fleurie, blottie à l'écart des grands axes routiers, maritimes ou ferroviaires, de ces centres névralgiques où la finance, le commerce et l'industrie se côtoient et se bousculent, Léau, ce bastion avancé de l'art brabançon, Léau, ce joyau inestimable de notre province, laisse rêveur, interdit, pantois et trouble, confond, dérouté les esprits non prévenus par sa tendance appuyée à la démesure, sa propension marquée au déséquilibre.

N'est-elle pas choquante, de prime abord, cette extravagante église Saint-Léonard dont la masse compacte semble vouloir écraser, désagrégier, pulvériser le paisible bourg endormi à ses pieds ? N'est-il pas indécent de découvrir au sein de ce sanctuaire, conçu à l'image de nos cathédrales, une telle accumulation d'œuvres sans prix, de trésors inestimables



Le clocher (côté sud-est) de l'église Saint-Léonard à Léau.

alors qu'au-dehors, au-delà de cette Grand-Place qui étale, sans retenue, son éblouissante tranche d'architecture civile, tout concourt à entretenir, sinon un climat de pauvreté et d'indigence, du moins une atmosphère d'effacement, d'oubli, de solitude qui court le

Tout près de l'éblouissante tranche d'architecture civile que constitue la Grand-Place, on pénètre, ô loi inexorable des contrastes, dans une atmosphère d'effacement, d'oubli, de solitude...

... solitude qui s'étire le long des berges désertes de la Petite Gête.

long des ruelles assoupies et s'étire le long des berges désespérément désertes de la Petite Gête dont le cours tranquille participe si intimement à l'imense paix des lieux ?

Cité des contrastes violents, des oppositions brutales, Léau fascine et inquiète à la fois, et le touriste un tant soit peu curieux des choses de ce monde n'a de cesse qu'il n'ait arraché leur secret à ces façades richement ouvragées, à ces pignons curieusement ornés, à ce temple impressionnant, majestueux, dont chaque pierre, chaque colonne, chaque travée clame avec éloquence l'opulence passée. Ce fut, précisément, dans ce passé grouillant de vie, débordant d'activités, resplendissant de prospérité que nous plongeâmes d'emblée, avec l'ardeur juvénile et l'enthousiasme communicatif de ses vingt ans, M. Claude François, le benjamin de nos conférenciers en qui M. M.-A. Duwaerts, notre secrétaire permanent, eut le plaisir de saluer, au nom d'un auditoire aussi nombreux qu'attentif, à la fois l'ambassadeur et le porte-parole de cette génération montante sur laquelle reposent nos plus chères comme nos plus légitimes espérances.

Avec ferveur, avec passion peut-être, mais sans pour autant se départir du souci d'objectivité que n'auraient pas désavoués nos historiens chevronnés, notre jeune conférencier nous narra l'étrange et bouleversante épopée d'une ville qui, après avoir atteint au terme d'un long et tortueux cheminement, au faite de la gloire, lutta obstinément, durant des siècles, contre l'étouffement, l'asphyxie, la déliquescence qui la menaçaient de toutes parts, pour parvenir à nous transmettre, en dépit des guerres, des révolutions, des sacs, des convoitises et de cette décadence économique qui la minait, la gangrénait et la rongeaient toujours davantage, cette éblouissante mosaïque d'œuvres d'art dont chaque pièce évoque irrésistiblement, au travers des fastes à jamais révolus, un passé âpre, rude, à l'échelle humaine, un passé fait de travail et d'abnégation, de force et de persévérance.

N'en déplaise à ces fabulistes au petit pied qui, briguant peut-être les lauriers des récits mythologiques et suppléant, à leur manière, à l'absence de documents authentiques et probants, n'ont pas hésité, croyant sans doute de cette façon servir les intérêts supérieurs et rehausser le prestige de leur ville natale ou de leur terre d'adoption, à fabriquer, à échafauder, au gré de leur imagination aussi féconde que vagabonde, des légendes où l'in vraisemblance le dispute au mauvais goût, Léau, à l'instar de la plupart de nos villes, tire vraisemblablement son origine de l'érection, à une époque très reculée, d'une forteresse élevée, paraît-il, pour repousser les Eburons, forteresse disparue depuis un temps immémorial. La minceur de ces sources, jointe au silence de l'histoire, nous autorise, sans excès de témérité, à confondre,



aux premiers âges du moins, la destinée de Léau avec celle du Brabant et de reprendre à notre compte, avec toute la prudence de rigueur, ce jugement infamant du placide saint Eloi qui prétendait que les Brabançons avaient la férocité des bêtes sauvages. Nous étions au VII^{me} siècle, à l'aube de la féodalité de l'émancipation des seigneurs, du morcellement des terres, à la veille aussi de ces calamités : pestes, famines, querelles intestines, sorcellerie, asservissement des masses prolétariennes, qui balayèrent nos régions et préparèrent la voie, au-delà des débordements initiaux, à un regroupement partiel d'où naquirent, aux XI^{me} et XII^{me} siècles, les duchés de Brabant et de Limbourg, les comtés de Flandre et de Hainaut.

C'est le moment aussi où Léau sort « officiellement » de l'ombre et trouve, de droit, sa place sur l'échiquier brabançon. Place non exempte de périls sur le plan stratégique, Léau devant en quelque sorte, jouer le rôle de ville-tampon contre les attaques en provenance de l'Est, place de choix pourtant du point de vue économique, du fait de la situation privilégiée du bourg sur la route du Rhin, situation qui sera à la base de la prospérité que devait connaître la ville dès le XIII^{me} siècle. Les cours d'eau entre Anvers et Léau ayant été, sous l'impulsion des ducs de Brabant, ouvert à la navigation, Léau devient bien vite un gigantesque entrepôt de marchandises en même temps qu'un centre florissant de l'industrie drapière. Nantie de privilèges commerciaux très étendus, représentée à toutes les assemblées convoquées par les ducs de Brabant, jugée digne d'accueillir nos souverains à l'occasion de ces « Joyeuses Entrées », Léau atteindra l'apogée de sa gloire vers le milieu du XIV^{me} siècle pour connaître, par la suite, cette agonie lente et inexorable qu'avaient préparée, dans leur soif d'unification, les ducs de Bourgogne qui n'hésitèrent pas à gruger littéralement nos villes pour satisfaire leurs ambitions belliqueuses, mais qui trouva son terrain d'élection dans le déclin progressif de l'industrie drapière, né du conflit entre artisans et tisserands, conflit qui allait décider bon nombre d'ouvriers expérimentés à chercher fortune à l'étranger.

Le regain que connut Léau au début du règne des Habsbourg fut plus apparent que réel. Sans doute, le trafic du blé, du bois, de l'ardoise, du charbon restait intense, sans doute, aussi les droits que la

L'hôtel de ville (à gauche où triomphe l'art de la Renaissance.

Au centre, la gendarmerie (les anciennes halles).



ville était autorisée à percevoir entretenaient son climat d'aisance qui se traduisit notamment par une efflorescence artistique dont l'hôtel de ville, inauguré



en grande pompe par Charles Quint, restera un des plus éloquents témoins ; sans doute encore, la cité, défendue par une garnison permanente, échappait-elle aux pillages et rapines qui dévastèrent nos régions en ces temps particulièrement troublés, mais, en revanche, la voracité du pouvoir central, les frais inhérents à l'entretien d'une garnison régentée par la soldatesque et la concurrence de plus en plus sérieuse de Tirlemont, dans le secteur économique, furent autant de facteurs qui hâtèrent l'effritement de la cité.

Pressurée par Guillaume le Taciturne châtiée par les Espagnols, décimée par la peste, Léau ne comptera bientôt plus qu'une quarantaine de foyers et verra les orgueilleux bourgeois de jadis se muer en mendiants faméliques et les efforts généreux consentis par nos magnanimes archiducs Albert et Isabelle pour redresser les finances obérées de la ville et insuffler une seconde jeunesse au commerce local furent très tôt annihilés par une nouvelle épidémie de peste qui prit à un moment donné une telle ampleur qu'elle nécessita l'érection d'une ladrerie. Peu reluisante déjà, la situation empira encore dans le courant du XVII^{me} siècle, lorsque notre pays devint

Le perron de l'hôtel de ville est riche en motifs héraldiques, en têtes, en médailles, en décors Renaissance ; on y voit le collier de la Toison d'Or, les briquets de cet ordre fameux, les colonnes d'Hercule et la devise de Charles Quint : plus oultre.

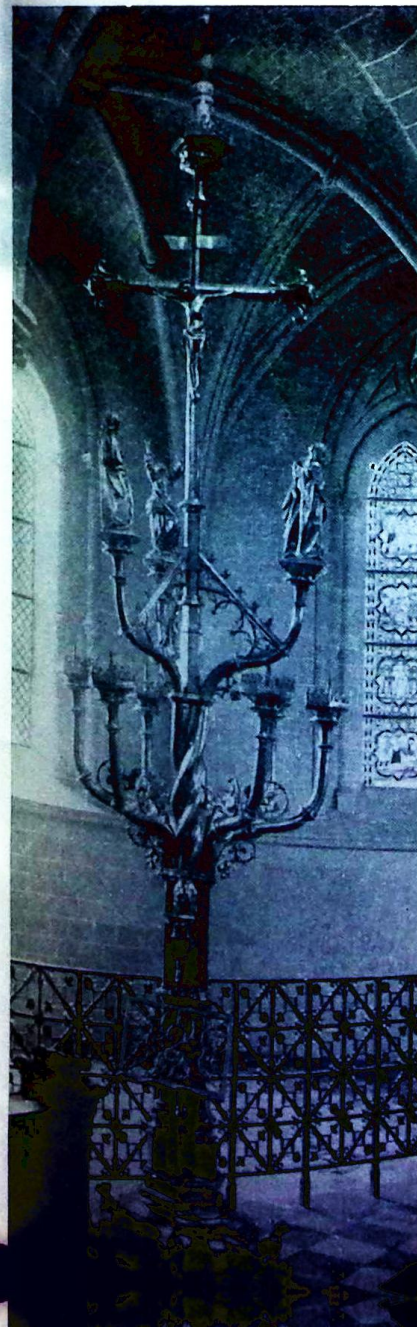
l'enjeu de tous les grands d'Europe convertie, à nouveau, dès 1670, en forteresse, sous une puissante citadelle, pillée de fond en comble par Louis XIV, en 1678, qui chargea le peintre bruxellois Van der Meulen d'immortaliser sur la toile ce moment historique, restituée aux Espagnols en vertu du traité de Nimègue, enlevée plus tard de haute lutte par ce stratège émérite que fut John Churchill, duc de Marlborough, incendiée, écartelée, dévastée une fois de plus par les épidémies que favorisait le voisinage immédiat de marécages insalubres, Léau qui avait atteint à la prospérité et baigné dans l'opulence grâce à sa situation géographique tout à fait privilégiée, verra, par un cruel retour des choses, cette même situation être la cause fondamentale de sa décadence d'abord, de sa ruine enfin.

Désormais, le glas a sonné, inéluctable, impitoyable ; le sort de la villette est définitivement scellé et rien, ni l'assainissement de la région, ni l'élargissement de la Gête, ni les exemptions d'impôts consenties par le pouvoir central, ni le soulèvement des Brabançons contre l'occupant autrichien, ni la révolte des paysans contre les sévices et exactions de la jeune et turbulente République française, ni, a fortiori, cet isolement voulu, recherché, systématique de ses habitants dont l'esprit particulariste, casanier trouva l'occasion de se manifester lors de la construction de la nouvelle chaussée de Tirlemont à

Saint-Trond, désormais, rien ne pourra plus arrêter la marche aveugle du destin, un destin qui figera l'opulente cité, devenue humble bourgade, dans un état permanent de léthargie, un destin qui semblera plonger les autochtones dans un hibernement congénital, un destin « excéntrique », prolongé en marge de la société, un destin qui arrachera à Victor Hugo cette exclamation aussi frappante que congrue : « on n'y passe jamais », mais aussi un destin qui épargnera ses murs lors des deux déflagrations mondiales qui ébranlèrent notre planète en cette première moitié du XX^{me} siècle, un destin qui, en dépit des catastrophes et des calamités, réussira à nous livrer quasi intacts, dans leur beauté à peine patinée, ces trésors artistiques fascinants, éblouissants dont l'insolente richesse et l'extravagante variété déroutent l'esprit et étreignent le cœur.

Un cycle complet de conférences ne suffirait sans doute pas pour détailler par le menu cette

Le chandelier pascal (1482) de Renier Van Thienen, dinandier bruxellois, est une pièce unique de plus de 5 m. 50 de haut et pesant 900 kg.



étourdissante mosaïque de bijoux qui tapissent le territoire de Léau et qui en font un des hauts lieux de la culture occidentale, aussi M. Claude François, avec une retenue et une discrétion qui l'honorent, se borna-t-il à brosser, en un raccourci saisissant, le portrait de trois grandes figures de Léau : son église, sa maison de ville et ses halles.

Son église d'abord, ce morceau de bravoure architecturale où le roman coudoie le gothique dans un festival de formes et de couleurs, son église qui n'a pas usurpé cette épithète de prestigieuse musée qui lui fut un jour décernée, son église qui s'enorgueillit de posséder dans ce chandelier pascal de Renier Van Thienen une des œuvres les plus achevées de tous les temps, dans cette tourelle du Saint-Sacrement de Corneille Floris, communément appelée le tabernacle de Léau, une pièce unique dont la finesse, la somptuosité et la virtuosité technique n'ont pas encore été égalées à ce jour ; son église, vivante anthologie artistique où essaient et foisonnent les merveilles depuis ces retables si riches en détails évocateurs jusqu'à cette véritable débauche de vêtements sacerdotaux si habilement ouvragés en passant par cette impressionnante théorie de sculptures aux reliefs adorables, d'orfèvreries finement ciselées et de tableaux habilement traités. L'hôtel de ville ensuite, où triomphe l'art à la fois si subtil et si éloquent de la Renaissance et dont l'admirable perron ruisselle de généreux motifs héraldiques que ponctue la célèbre devise de Charles Quint : plus oultre. Les halles enfin, édifiées au XIV^{me} siècle, dont les destinations successives — broodhuis, boucherie, salle des échevins, chambre des guildes d'arbalétriers et d'arquebusiers et, enfin, gendarmerie — n'ont en rien altéré le charme délicieusement désuet.

Un court métrage en couleurs — conçu et réalisé par Claude François en collaboration avec Guy Lefèvre, musique originale de Fernand Schirren — dont les images incisives, nerveuses, parfois heurtées, témoignent, en dépit d'un commentaire pêchant par excès de sobriété, d'une louable recherche sur le plan esthétique, termina avec bonheur cette plaisante évocation de Léau.

Yves BOYEN.

PRIX INTERNATIONAL DU JOURNALISME TOURISTIQUE

L'Union de la Presse Touristique italienne organise le « Prix du Journalisme International 1964 ».

La participation au Prix U.S.T.I. 1964 est ouverte à tous les journalistes italiens et étrangers.

Chaque concurrent pourra participer au prix avec un ou plusieurs articles, publiés dans des quotidiens et périodiques italiens ou étrangers avant le 30 juin 1964.

Le thème du « PRIX U.S.T.I. 1964 » est inspiré par « Ravenne, ville antique et moderne ».

« LES MOULINS DU BRABANT »

Ce petit volume, fort de 328 pages, richement illustré, s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à notre patrimoine culturel et historique. Il peut être acquis au Bureau d'Accueil de la Fédération Touristique, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles, au prix de 50 francs (membres : 40 francs). C.C.P. 3857.76.

Les défenseurs de la Tour de Diegem

se montrent vigilants

CONTRAIREMENT à ce qui a été publié récemment dans la presse, — et dont nous nous sommes fait l'écho —, l'administration communale de Diegem entend user de tous ses droits contre le projet de la Régie des Voies aériennes qui, pour faire dégager un certain nombre de zones bâties situées autour de l'aérodrome de Zaventem, demande la démolition de la célèbre tour de l'église Sainte-Catherine de Diegem.

Le collège échevinal a vigoureusement réagi contre la menace de décapitation et le Conseil communal a voté à l'unanimité un ordre du jour à l'intention de l'autorité supérieure, protestant contre le projet de la Régie.

Une commission d'études instituée par le Conseil communal, présidée par le bourgmestre et composée de représentants des trois partis politiques auxquels a été adjoint M. Van Crombruggen, curé de Diegem, a opéré un sondage d'opinion, notamment parmi les pilotes aviateurs, afin de savoir si la présence de la tour constitue un réel danger pour l'aviation, rendant inéluctable la nécessité absolue de l'enlever.

A l'heure où nous mettons sous presse, les résultats de cette consultation élargie ne nous sont pas encore parvenus.

Il y a tout lieu de croire cependant qu'ils confirmeront purement et simplement la conclusion tirée des premiers coups de sonde effectués, à savoir qu'il n'y aurait aucune nécessité d'enlever le clocher qui fait le plus bel ornement de l'édifice et qui ainsi la commune de Diegem, cruellement éprouvée et même mutilée, conservera la personnalité que lui confère, indiscutablement, la présence dans le ciel brabançon de l'étonnante tour à triple tiare.

UNE PLACE IMPORTANTE DANS NOTRE FOLKLORE

A l'occasion de notre plaidoyer (notre numéro de janvier) en faveur du maintien de l'étonnante tour à triple tiare, nous avons signalé que Diegem occupe une place importante dans notre folklore brabançon.

De temps immémorial a lieu un pèlerinage très fréquenté. Les jeunes mères viennent implorer l'intercession de saint Corneille, pape et martyr qui vécut au VIII^{me} siècle, pour empêcher que leurs enfants soient atteints de convulsions.

Le second jour de Pâques (30 mars prochain), une foule nombreuse encombrera le temple et ses abords où il se déroulera aussi une bien curieuse coutume.

L'écrivain bien connu, Georges Eeckhoud, dans ses « Kermesses » a décrit le pèlerinage tel qu'il le vit en 1887. « Bientôt après, j'assistai à l'épilogue de la partie religieuse de la fête, la vente à la criée des animaux offerts. Cette vente commence dans le cimetière au dernier coup de 11 heures après la grand'messe. Tandis qu'un des marguilliers ou des trésoriers de l'exploitation brandit, en la tenant par les pattes, la bestiole ahurie au-dessus de l'océan des têtes, un autre bedeau fonctionne comme commissaire-priseur et glapit la mise à prix et les enchères ;

un troisième sacristain caresse sensuellement le sac de toile où tombe la manne. Sur les murs blancs de l'église, les têtes caractéristiques des vendeurs et des plus empressés des amateurs qui les entourent, se détachent avec une intensité étonnante. Cette scène étrange frappe comme une évocation des mœurs disparues et des personnages d'autres siècles. Cette vente ne rapporte pas moins que celle des petits drapeaux et que les inscriptions à la confrérie. Souvent un paysan pieux, mais avare, conciliant sa dévotion et sa ladrerie, attend l'heure de la criée pour acheter à vil prix un coq de rebut ; puis en possession de son offrande il la dépose dans l'église d'où les fabriciens la retirent pour la vendre une seconde fois et toucher derechef la valeur de la bête. Il n'y a pas de raison pour que ce manège productif s'arrête à la seconde reprise. C'est simple et excel-



Statue de Saint-Corneille.



lent comme les vraies manifestations du génie. Après l'adjudication du dernier ex-voto de basse-cour, les marchands se retirent pour compter la recette... ».

Empressons-nous d'ajouter que cette description un peu âpre, un peu cruelle même, des mœurs de cette époque, n'est plus de mise aujourd'hui où tout

se passe dans la bonne humeur, avec gentillesse et simplicité, sous l'œil amusé des participants, ainsi que le montrent nos photos où l'on voit offrir en vente ici un lapin, là des pigeons.

Hélas, où sont les offrandes de moutons et d'agneaux que faisaient jadis les paysans ?...

Mars et l'Annonciation

MARS, dieu cruel et sanglant, tu n'empêcheras pas que vienne quand même le printemps, jeune dieu souriant et pacifique à la profonde et large poitrine remplie de chants d'espoir, car les saisons sont soumises aux signes du Zodiaque, irrémédiablement: le Bélier, de son front têtu, tient tête aux dernières offensives du froid lancées du fin fond des coulisses nordiques et par son souffle chaud d'animal gambadant, provoque le lent épanouissement du sang nouveau dans les veines de la terre, de l'air, de l'eau, des arbres, des bêtes et des hommes. Sous le ciel incolore, la pluie languissante amollit les labours et les jardins. D'amples sillons ont été tracés et s'étendent loin, en long et en large. A gauche et à droite de ces champs fraîchement remués et fumés, d'autres champs, mais verdoyants ceux-ci. Les semailles printanières seront bientôt terminées. Et bientôt iront paître les vaches et les chevaux dans les prairies et les vergers couleur d'émeraude. La terre a ses « vapeurs ». Des courants froids, sans crier gare, rôdent encore. Les chemins sont boueux. Tout est saturé de bonne eau. Parfois, après une nuit de lune voilée, passent de gros nuages rouleurs qui déversent leur giboulée de grêlons en musique serrée et monotone. Alors, le soleil blanc, médium étonnant, perce la grisaille et fait place nette entre ciel et terre. La giboulée s'est arrêtée d'un coup. Le ciel bleuit. Des toisons floconneuses s'étirent et disparaissent. Tout est passé au bleu. Quel enchantement ! Décor d'oiseau bleu, symphonie d'un bleu virulent, aquarelle indigo, irréelle, translucide, extraordinaire comme un saphir mâle hors de

prix. L'humus, à ce moment, dégage ses arômes subtils. L'air a un goût de lilas. Vous pensez toucher un paysage de paradis qui vous fait songer, sens éveillés à l'extrême, au premier matin du monde.

La lumière, chaque jour, gagne quelques minutes précieuses sur la nuit. L'air circule plus à l'aise. Il est plus sensible aux jeux de la clarté et résonne mieux. On travaille intensément dans les champs. Dans les jardins, on taille les rosiers, les arbustes, les arbres fruitiers, on taille aussi qui sont pleines de chants d'oiseaux. Les arbres, les grands arbres se parlent de branche à branche. Ils se passent les nouvelles du vent. Les scarabées du printemps remuent dans leur sang. Collez donc l'oreille à leur flanc rugueux; vous entendrez peut-être, comme un lointain, très lointain bruit de mer, monter la sève des profondeurs de la terre en gésine.

Après la perce-neige, annonciatrice de pureté, vont fleurir les primevères, les jonquilles, les violettes, les pulmonaires, les anémones. Sans doute verrons-nous les premières abeilles, un peu sauvages, les premiers papillons saouls, les fleurs volantes, et, espérons-le, les hirondelles si nerveuses qui marquent le ciel d'hieroglyphes fugaces. C'est la saison mâle par excellence: germination, foliation, annonciation. Mystère de l'incarnation divine et sensible réalisme. L'homme se sent meilleur. Il est gonflé de projets, d'espoir, d'images. Efflorescence originelle: il veut croire au bonheur et regarder la vie dans les yeux.

Paul DEWALHENS.

Le Comte de Mi-Carême dans le sud-ouest Brabant Flamand

SAINT-NICOLAS a fait une entrée tardive dans le folklore du sud-ouest du Brabant flamand. Avant 1914, il était encore inconnu dans nos villages.

Dans les Pays-Bas méridionaux, l'origine de la fête enfantine de ce saint se situerait dans la région de la Lys et de l'Escaut, région où s'était très popularisé le culte de ce patron des bateliers à l'époque du développement des communes flamandes (XII^e et XIII^e siècles).

De cet endroit, la fête se serait tout d'abord répandue vers le nord, dans le Meetjesland et le Pays de Waas. Ensuite, elle s'est également introduite dans les villages situés aux abords du Brabant. Mais dans le pays d'Alost et dans les villages brabançons proches une autre tradition enfantine lui a longtemps fait obstacle, celle de Saint-Martin (11 novembre).

Plus au sud et à l'ouest, dans le Brabant flamand, se situe le domaine où un troisième ami des enfants était fêté à l'exclusion de tout autre jusqu'à l'époque de la première guerre mondiale : il s'agit du Comte de Mi-Carême (*Graaf van Halfvasten*) également connu sous le nom de Saint-Comte (*Sintergrief*).

Ce très ancien et si typique ami des enfants était jadis fêté tant à la ville que dans les campagnes de la Campine à la limite méridionale du Brabant flamand, en passant par Anvers, Bruxelles et Hal. Ça et là, il avait également fait irruption au-delà de la limite de la Flandre orientale. L'on peut dire qu'il s'agit d'un personnage propre au folklore de la partie flamande de l'ancien duché de Brabant.

C'était dans la nuit qui précède la Mi-Carême que le Comte rendait visite aux enfants. Juché sur un cheval ou sur un âne, il venait de village en village pour apporter aux enfants friandises et jouets, tout comme le fait actuellement, dans l'imagination des enfants, Saint-Nicolas qui l'a remplacé.

De nombreuses légendes et plusieurs hypothèses ont tenté d'expliquer l'origine de cette fête. Selon une des versions les plus populaires, elle rappelle la Joyeuse-Entrée à Anvers du Comte de Flandre, Louis de Male, 1^{er} jour de la Mi-Carême de l'an 1338. Depuis cet événement les cadeaux traditionnels de cette époque de l'année seraient attribués à ce Comte. Mais l'explication la plus plausible est celle selon laquelle le Comte de Mi-Carême symbolise l'expulsion de l'hiver par l'été. Il aurait remplacé l'ancien dieu germanique Thor ou Donar, dieu de l'été, qui combattait et vainquait les nuits d'hiver.

L'interruption du Carême apportait jadis une joie communicative dans les fermes de la vallée de la Senne et du Payottenland.

Une semaine avant la fête, les enfants parlaient déjà de la venue de leur ami le Comte. Le long des chemins

creux, garçons et filles s'en allaient cueillir les rares touffes d'herbe destinées à l'animal qui le transportait. Car il n'était pas question d'obtenir du foin de l'étable paternelle. Les temps étaient trop durs.

Le grand soir arrivait enfin. Près de l'âtre l'on plaçait alors le panier contenant le foin et quelques navets. A cette occasion, l'on taquinait les enfants en bouchant l'orifice de l'âtre à l'aide d'une planche. Mais tout était rapidement rentré dans l'ordre lorsque, de toutes leurs forces, les enfants avaient à nouveau libéré le conduit enfumé.

De leur lit, ils tâchaient d'entendre le bruit du pas de l'âne ou du cheval ou celui de la chute des cadeaux dans la cheminée... Mais ce sera surtout dans leurs rêves que beaucoup de gosses auront rencontré le bon cavalier.

Le matin suivant, avant même que la mère ait pu allumer le feu, la bande enfantine était déjà rassemblée autour de l'âtre. Dans le grand panier, se trouvaient pour chacun des gâteaux secs et des bonbons, des figues et quelques oranges. A certains endroits, on relevait la présence d'un gâteau ayant la forme d'un coq et qui était fixé sur un bâtonnet. Mais dans la plupart des

Un masque et son rommelpot.



villages du sud-ouest du Brabant, les fermières et les boulangers cuisaient de petits pains ayant la forme de petits bonhommes, appelés *greven* (comtes).

En l'honneur du bon Comte l'on entonnait alors une chanson de circonstance :

De Graaf van Halfvasten
Wat heeft hij ons gebracht ?
Vijgen en rozijnen, van alle lekkere
kost.

Een haantje op een stoksken
Dat steken we in ons beksken !
Een suikerbolleken rond
Dat steken we in onze mond !

— ★ —

Le Comte de Mi-Carême
Que nous a-t-il apporté ?
Des figues et des raisins, toutes
bonnes choses.
Un petit coq sur un petit bâton.
Que nous mettons dans notre petit
bec !
Une dragée ronde
Que nous mettons dans notre bouche !

Les méchants enfants étaient, eux, gratifiés d'un... cadeau spécial : une bonne et solide verge que leur apportait le Comte. Mais pendant les jours précédant la Mi-Carême tous les enfants se montraient sans doute d'une sagesse exemplaire car le Comte ne pouvait se débarrasser de ce très peu d'instruments de ce genre. Notons ici qu'à l'origine la verge n'exerçait pas cette fonction punitive mais représentait la *verge de vie* qui, en frappant, donnait la fécondité.

Pour les adultes, ce jour apportait également beaucoup de joie. Dans les grandes fermes, les servantes et les valets recevaient une gratification spéciale. Les gens se réunissaient pour jouer notamment aux cartes pendant de longues heures. A l'ouest de Hal, vers la limite de la Wallonie, l'on servait une boisson traditionnelle, le *bigaro*, une sorte de bière cuite et sucrée. Dans certains hameaux, des hommes et des jeunes gens apparaissaient dans les fermes pour interrompre les jeux et plus particulièrement pour effrayer les filles par leurs masques horribles, leurs cris et le bruit grinçant des *rommelpotten* (1).

Dans les rues de Hal, la Mi-Carême apportait aussi une joyeuse animation. Avant 1914, de petits groupes déguisés et masqués parcouraient les rues et allaient d'auberge en auberge. Certains revêtaient d'anciens vêtements de paysans, avec sarreau et casquette haute, d'autres portaient un chapeau haut-de-forme et un pardessus noir parsemés de flocons d'ouate ; des hommes circulaient d'un endroit à l'autre en poussant une voiture d'enfant dans laquelle était couchée une grande poupée ou, parfois, un gamin. Lorsqu'ils avaient reçu un grand *comte* les gosses du peuple s'en allaient de porte en porte pour l'exhiber aux gens, dans l'espoir de recevoir un sou.

De tous ces usages anciens, tout n'a heureusement pas disparu. Dans certains villages l'on cuit encore le *grief* (comte) en pâte de pain au lait. Dans la petite ville de Hal, de nombreux petits bonhommes de toutes dimensions figurent aux devantures des boulangeries. Les *greven* villageois sont lourds et ventrus, mais ils n'en sont pas moins appétissants ! Ceux de Hal sont généralement plus élancés et élégants... Leurs corps est décoré d'entailles triangulaires simulant les yeux, la bouche, le nez et les boutons de leurs vêtements. Le touriste qui passe par Beersel à l'époque de la Mi-Carême trouvera chez le boulanger du village des *greven* ornés de corinthies.

Ce jour-là, des milliers de personnes se rendent à Hal. Le cortège carnavalesque, la récente tradition du Prince Carnaval, apportent à la petite ville une joyeuse animation. Formulons le vœu que la survivance de la belle tradition du Comte de Mi-Carême se conserve également et que les boulangers hallois enfourment encore chaque année leurs *greven*. Que ceux qui recherchent les spécialités locales ne quittent donc pas Hal sans emporter un appétissant *griefken* !

R. BORREMAN.

(1) Pots recouverts d'une vessie de porc fixée à l'aide d'une corde et au centre de laquelle l'on a percé un trou dans lequel on introduit une baguette qui, mise en mouvement, produit un son particulier.



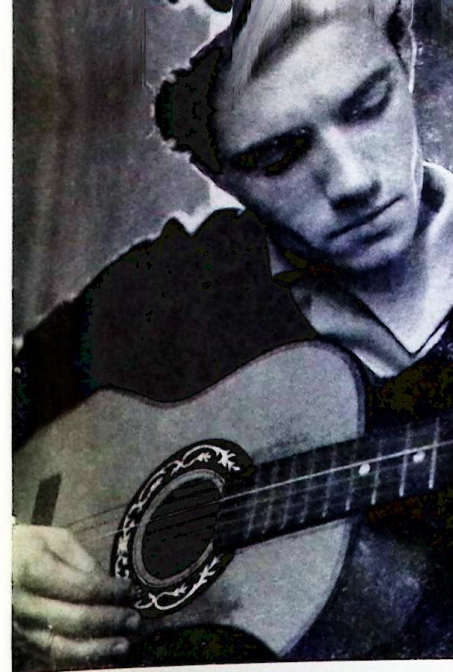
30 BRUXELLES (Palais du Centenaire, Heyssel) : 37^e Foire Internationale, du 30 avril au 11 mai.

La foire sera accessible tous les jours, y compris les dimanches et jours fériés, de 10 à 18 heures. Une soirée spéciale est prévue pour le mercredi 6 mai; à cette occasion, les portes des Palais seront ouvertes de 10 à 22 heures. Des milliers de firmes étrangères et belges ont été invitées à cette grande confrontation économique en vue de leur participation officielle. Dès à présent, une participation importante de la République Populaire de Roumanie est assurée et d'autres nations ont déjà annoncé leur intention d'être présentes. Ainsi, au printemps prochain, les grands halls du Centenaire serviront de point de rencontre à l'offre et à la demande dans des domaines aussi variés que la mécanique, l'électricité, le bâtiment, le home, la radio-T.V., le chauffage, les articles de luxe, la céramique, la verrerie, la cristallerie, les jeux et les jouets, les appareils électro-ménagers, etc... Le Salon de l'Emballage y tiendra sa 1^{re} session, placée sous le signe du conditionnement moderne, dont l'évolution est remarquable.

MAI

- 1 DANS TOUT LE PAYS : Fête du travail — Cortège et festivités.
 MONTAIGU : Pèlerinage à Notre-Dame (du 1^{er} mai au 8 novembre).
 WATERMAEL-BOITSFORT : Féerie lumineuse à l'occasion de la floraison des Cerisiers du Japon. Jusqu'aux environs du 10 mai.

- 3 MARBAIS : Procession religieuse folklorique de la Sainte-Croix (départ. du matin).
 NIVELLES : Fêtes communales printemps, qui se déroulent aussi le 7^e jour de l'Ascension et le dimanche 10 mai.
 7 DANS TOUT LE PAYS : Célébration de Rerum Novarum.
 NIVELLES : Braderie.
 10 BRUXELLES : En l'église Notre-Dame du Sablon à 10 h, messe des Roys du Grand Serment Royal et de Saint-Georges des Arbalétriers de Bruxelles.
 17 HAL : Cortège historique de Notre-Dame de Hal et Foire de Pentecôte.
 18 ANDERLECHT : Procession historique de Saint-Guidon.
 23 SCHAERBEEK (Dailly) : Bals populaires. Jusqu'au 30.
 24 SAINTES : Procession avec le char transportant la châsse de Sainte-Renelde. Escorte de cavaliers.
 31 IXELLES : Sortie-collecte carnavalesque organisée par le Cercle Royal Philanthropique « L'Elan ».



Henri Brabant, auteur-compositeur-interprète.

« Poète, prends ton luth,
 Et me donne un baiser ».

A. de Musset.

Situé au cœur de l'Îlot sacré, le « GRENIER AUX CHANSONS », cabaret littéraire, présente chaque jeudi, « Les Soirées poétiques du Grenier », où, en notre siècle trépidant de dynamisme, pétaradant de fusées, les auditeurs écoutent avec attention, deux heures durant, des poèmes, rien que des poèmes... Et pour prévenir les sarcasmes des sceptiques, ajoutons qu'il est prudent, pour être casé, de retenir ses places. Là, se retrouvent poètes chevronnés et jeunes, qui lisent leurs œuvres ou qui ont pour les défendre : Fernande Claude, Philippe Vernet, Antoine Durer, etc... ou moi-même, nous dit Jane Tony, directrice et animatrice. Les présentateurs : Mme Hélène Lefèvre, Joseph Delmelle ou Albert Brecht.

Les vendredis, samedis et dimanches, le Grenier se transforme en « tremplin » où de jeunes talents s'exhibent dans un programme de cabaret.

Bientôt : « Les Midis de la Chanson ».



Colin Wilkie et Shirley Hart.

Jane Tony.



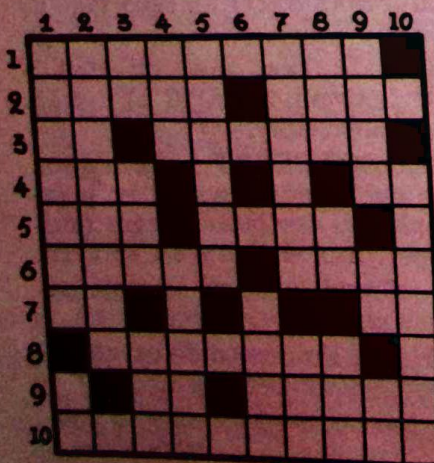
A gauche : Annelyne, auteur-compositeur.
 Ci-dessous : Cartouche, auteur-compositeur.
 Ci-dessous, à droite : Gilbert Colet, compositeur-interprète.

NOS MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 50

HORIZONTALEMENT :

1. Il signa, le premier, l'acte d'association dit « Compromis des Nobles » et fut décapité au Sablon en 1568.



2. Lauréat du Prix de Littérature de langue française de la Province de Brabant pour l'année 1963. - Religieux belge, Prix Nobel de la Paix 1958.
 3. Carte à jouer. - Célèbre industriel et philanthrope brabançon (1838-1922).
 4. Petite rivière brabançonne. - Phonétiquement : faubourg de Bruxelles.
 5. Dieu latin. - Personnage du folklore nivellois.
 6. Construit. - Au nord de Bekkerzeel.
 7. Négation. - Initiales du grand écrivain brabançon à qui l'on doit : « Un Mâle ».
 8. Un des patrons de Diest.
 9. Pronom. - Protestai.
 10. Charmant village du Brabant.

VERTICALEMENT :

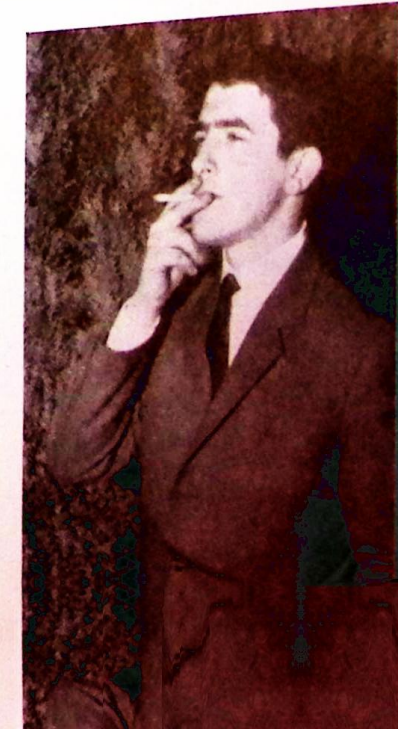
1. Commune brabançonne située au sud de Louvain. - Abréviation musicale.
 2. Village du Brabant.
 3. Début d'ébriété. - A donné son nom à une rue très fréquentée de la ville de Bruxelles. - Affaibli.
 4. Article. - Caillou.
 5. Nom d'une des maisons de la Grand-Place de Bruxelles (celle du haut de laquelle l'Amman de la ville surveillait les exécutions capitales).

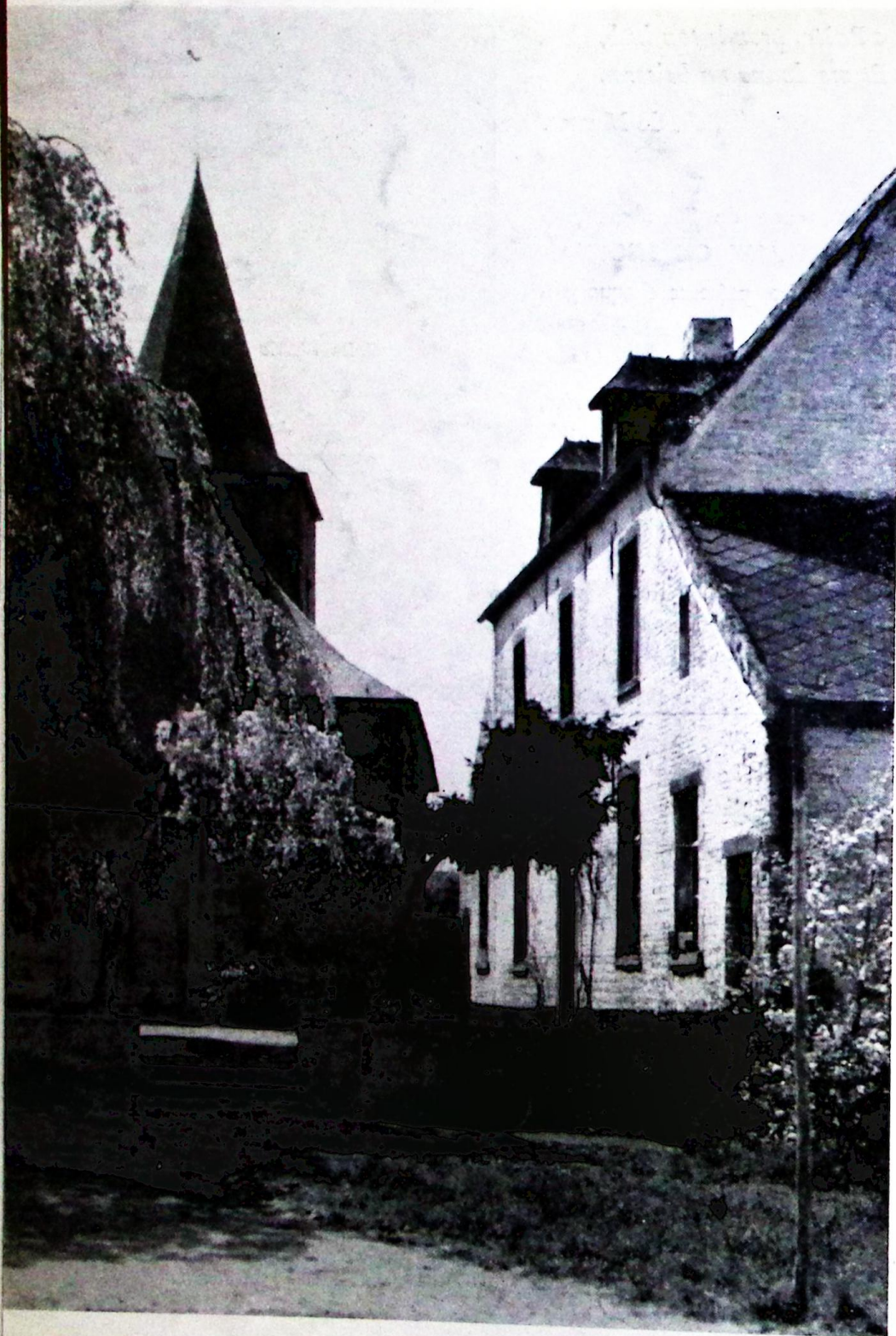
SOLUTION

DU
 N° 49



Pierre LAURENT.





L'église Saint-Martin, bâtiment sans grand caractère, divisé en trois nefs, date de 1767, mais la tour est plus ancienne et appartenait à l'église précédente.

L'intérieur constitue un véritable petit musée. Une des fenêtres est dotée d'un beau vitrail moderne qui représente le cardinal Mercier, don du docteur H. Desneux (1929).

En raison de sa valeur historique, l'église Saint-Martin à Ways (Brabant) a été classée par la Commission royale des Monuments et des Sites.

L'église et la cure.

